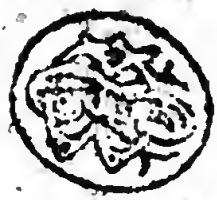
HISTOIRE
DE LA SORTIE
DU
PERE QUESNEL,
DES PRISONS
DE
L'ARCHEVÊCHE'
DE MALINES.



M. DCC. XVIII.

HISTOIRE DE LA SORTIE DU PERE QUESNEL, DES PRISONS DE L'ARCHEVÊCHE' DE MALINES.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

LE PERE QUESNEL, dans les écrits qu'il a publiés depuis sa sortie des prisons de Archevêché de Malines, lors que occasion se presente de parler de a délivrance, dit seulement & comne en passant, tantôt qu'il a été dé-

livré d'une maniére admirable, & tantôt que Dieu à voulu qu'il ſortît de priſon par une eſpece de miracle; cette eſpece de miracle eſt un point auquel il ne donne pas d'étenduë; ſoit parce qu'il ne la connoît pas lui-même, ſoit parce qu'il eſt occupé à l'éclairciſſement de veritès importantes, de Morale & de Doctrine, qu'il eſt beaucoup plus utile de défendre, que de développer l'Hiſtoire de ſon évaſion. Cette Hiſtoire eſt néanmoins très-intéreſſante, pour ceux ſur tout qui connoiſſent l'innocence du Pere Queſnel, & qui font de ſa Doctrine leur propre Doctrine, parce qu'ils ſont perſuadés que c'eſt celle de l'Egliſe.

Lors que les Ennemis du Pere Queſnel parlent de ſon évaſion, ils diſent qu'il n'eſt ſorti que par un ſacrilege; que cette évaſion eſt une conviction de ſes crimes; & que ceux qui lui ont procuré la liberté ſont des gens gagnés par argent, qui s'étoient déja ſignalés par beaucoup d'autres forfaits & ſacriléges. C'eſt ce que l'on peut voir dans le

ibelle intitulé, *Cauſa Queſnellana*, ompoſé par l'Avocat Fiſcal de la our Eccléſiaſtique de Malines.

Le Pere Queſnel n'a pas eu de eine à juſtifier ſon évaſion; mais il 'a rien dit qui pût ſervir à la défen- e de celui, qui lui a procuré ſa li- erté. On verra par ce recit, quel toit ce généreux Ami, & quelle fut a récompenſe.

La liberté du Pere Queſnel lui a endu tous les moïens qu'on lui voit ôtés, non ſeulement de dé- endre ſon innocence & la pureté le ſa foi, mais auſſi de prouver à oute la terre l'injuſtice de ſes Ac- uſateurs, & de renverſer tous leurs rojets. C'eſt cette liberté recouvrée ui a produit des Ecrits ſolides, ca- ables de deſabuſer les eſprits les lus prévenus ſur tout ce qui avoit té publié pendant ſa priſon.

Le motif de droit du Pere Queſ- el, ſon idée générale du Libelle de 'Avocat Fiſcal de la Cour Eccléſiaſ- ique de Malines, ſon Anatomie de a Sentence de l'Archevêque, ſes ex- plications Apologétiques, ſa Let-

tre au Pere de la Chaiſe, celle qu'il a adreſſée à un Archevêque, l'Ecrit publié ſous le tître de Mémoire juſtificatif du recours qu'a le Pere Queſnel au Roi en ſon Conſeil de Brabant, tendant à faire connoître & déclarer les nullitez des Procédures faites contre lui par la Cour Eccléſiaſtique de Malines, les vains efforts des Jéſuites, &c. ſes ſept Mémoires, ſa proteſtation contre les erreurs, qu'on lui attribuë: tous ces Ecrits ſont des fruits bien amers, que ſes Perſécuteurs n'auroient jamais goûtés, ſi le Pere Queſnel étoit reſté enſéveli dans une priſon. C'eſt ce qui les a rendus plus cruels dans la vengeance, qu'ils ont exercée, contre l'auteur de ſa délivrance.

Celui dont Dieu s'eſt ſervi pour cette entrepriſe s'apelle Pierre-François Marquis d'Aremberg. La Branche de ſa Famille originaire d'Allemagne, s'eſt établie en France dès le Regne de François I. Jacques Baron d'Aremberg ſon Ayeul eut l'honneur d'être penſionnaire & l'un des Gentilshommes du Roi Louis XIII.

Gabriël d'Aremberg de la Berauliere de Vivonne Marquis des Ouches ſon Oncle, mourut au Jardin bas de Blois. Il étoit Capitaine des cent Suiſſes de la Garde du Corps de Mr. le Duc d'Orléans Gaſton. Gabriël Robert Marquis d'Aremberg ſon pere, ſervit ſous Monſieur le Prince de Condé en qualité de Maréchal de Camp, & de Colonel d'un Régiment d'Infanterie. Il ſe retira dans la ſuite à Bruxelles, & laiſſa ſon Fils à Blois, où il fut entretenu par Son Alteſſe Royale & protegé par Mademoiſelle de Montpenſier. Lors qu'il fut propre à faire les exercices convenables à un homme de ſa naiſſance, on le mit à l'Academie de Monſieur Delcamp, où il eut querelle avec un des Academiſtes. Ils mirent l'un & l'autre l'épée à la main, & cet Academiſte reſta ſur la place. Comme l'on vouloit faire paſſer cet accident pour un duel formé, d'Aremberg alors âgé de 18. ans, pour éviter la ſéverité de l'Edit, ou l'embaras de ſe juſtifier, ſe réfugia en Pologne:

c'étoit en 1664. Il fut d'abord fait Cornette dans le Régiment de Sobieski, où il ſervit pendant pluſieurs Campagnes. Enfin après pluſieurs années de ſervice dans les Armées de Pologne, il quitta toutes les vûës qu'il pouvoit avoir de faire fortune dans ce païs la, & revint à Paris auſſi-tôt qu'il crût que le tems auroit fait oublier l'affaire qu'il avoit euë. Il obtint avec la faveur de feu Monſieur, pere de Monſeigneur le Regent, & par celle de Mademoiſelle de Montpenſier, une Compagnie dans le Régiment de Zurlauben.

Ce fut en ce tems-là que M. l'Abbé Queſnel, qui avoit l'honneur d'être particuliérement connu de feuë Mademoiſelle, qui ſe plaiſoit beaucoup à s'entreteñir avec lui, non ſeulement pour le bon eſprit qu'elle connoiſſoit en lui, mais auſſi à cauſe du genie particulier, qu'il a pour la connoiſſance des Ouvrages anciens & modernes de Sculpture & de Peinture, des Médailles, & autres raretez, qui ſont l'ornement des Cabi-

ıets des Princes, & des riches Cu-
ieux; ce fut, dis-je, dans ce tems-
à, que M. l'Abbé Queſnel étant a-
ec cette Princeſſe dans ſon Cabi-
ıet, y remarqua deux petits Coſa-
ques peints en mignature, les trou-
ant de ſon goût, il demanda à ſon
Alteſſe, de qui elle les avoit eûs.
Cette Princeſſe lui cita M. d'Arem-
erg qui les avoit faits: elle lui par-
a de la famille, des voyages, &
u mérite de cet Officier.

Les Eloges de la Princeſſe pro-
urerent à d'Aremberg la connoiſ-
ance & l'amitié de M. l'Abbé Queſ-
el. Nous allons voir que cette
mitié étoit bien ſincére, & qu'elle
rocura à l'Officier des ſervices qu'il
'a pu payer que par les dangers,
uſquels il s'eſt expoſé pour la dé-
vrance du frere de ſon ami.

M. d'Aremberg ne trouvera pas
ıauvais que l'on publie, puis qu'il
: fait lui-même, qu'à la bataile de
e Nerwinde, ſa vûë s'étant tout à
oup obſcurcie, de ſorte que les
nnemis ne lui paroiſſoient plus
ue des ombres, il eut le chagrin

d'être obligé de ſe retirer, & enſuite de quitter le ſervice. Comme il s'étoit épuiſé dans les Campagnes précedentes, & qu'il avoit perdu ſes Equipages dans celle-là; il fut contraint de retourner à Paris où ſes Créanciers l'obligerent de ſe retirer au Faubourg ſaint Antoine pour y mener une vie inconnuë, juſqu'à ce qu'il pût ſe remettre en état de paroître. Un jour il alla, accompagné ſeulement de ſes triſtes penſées, ſe promener dans des Vignobles aux environs de Charonne; à ſon retour, Madame d'Aremberg lui dît qu'un Abbé qu'elle ne connoiſſoit point, étoit venu pour le voir, & qu'il ſe plaignoit de n'avoir aucune de ſes nouvelles depuis long-tems : comme cet Abbé n'avoit point dit ſon nom, M. d'Aremberg faiſoit effort ſur ſon imagination, pour deviner qui pouvoit être cet ami qui avoit ſçu le découvrir, malgré les précautions qu'il avoit priſes pour ſe cacher à tout le monde. *Voilà*, lui dit Madame d'Aremberg, *un rou-*

eau de papier, qu'il m'a laiſſé pour vous le remettre: il vous fera ſans doute connoître ce que vous tâchez de deviner. D'Aremberg prit ce rouleau, où il trouva vingt Louis d'or.

A ce trait M. l'Abbé Queſnel fut bien-tôt reconnu par celui qui connoiſſoit parfaitement ſon bon cœur, & qui ne laiſſa pas de s'étonner que ſon amitié eût été plus ingenieuſe à le trouver, que l'avidité de ſes créanciers n'avoit pû faire juſqu'alors. Le ſecours imprévû de vingt Louis d'Or mit l'Officier en état de recouvrer quelques ſommes plus conſiderables, par le moyen deſquelles il rétablit un peu ſes affaires. M. d'Aremberg étant venuë à nourir dans ces circonſtances, il alla en Allemagne, & enſuite en Flandres. Quelque ſéjour qu'il fiſt à Bruxelles, lui donna la connoiſſance d'un jeune Officier Eſpagnol qui avoit épouſé follement une Pariſienne ſans naiſſance & ſans bien, au lieu que cet Officier ſe diſoit d'une haute qualité, & neveu du Cardinal Salatar Evêque de Cor-

douë. Cet Eſpagnol ſe nommoit Dom Livio Antonio Salaſar. Il étoit âgé de 25. ans & Enſeigne dans une Compagnie Eſpagnole. Sa paye ne ſuffiſoit pas pour ſon entretien & celui de ſa nouvelle Epouſe : ſouvent même il manquoit des choſes les plus néceſſaires. Il découvrit ſon indigence & ſa miſere à ſon Ami, en qui il avoit reconnu un grand fond de généroſité, & une humeur fort compatiſſante. Le nom & la bonne mine de cet Officier, toucherent en effet le cœur de d'Aremberg : & peut-être auſſi que la phyſionomie de la jeune Dame ne contribua pas peu à l'engager à leur rendre tous les ſervices, dont ils avoient alors beſoin. Il les conſola l'un & l'autre plus par des effets que par des paroles, & cela pendant l'eſpace de ſept mois. Ce que je viens de marquer aura bientôt ſon aplication.

Le 30. Mai de l'année 1703. d'Aremberg aprit comme une nouvelle qui faiſoit un grand bruit dans

Bruxelles, que l'on venoit d'emprionner trois perſonnes, qu'on lui nomma M. Brigode, le Pere Gerberon, & le Pere Queſnel. Il ne connoiſſoit point la perſonne du Pere Queſnel, non plus que les deux autres priſonniers : mais le nom lui faiſant ſoupçonner que ce pourroit être le Frere de celui qui lui avoit donné à propos les vingt Louis d'Or, dont nous avons parlé, il ne manqua pas de s'en informer particulierement, juſqu'à ce qu'il n'eût plus lieu d'en douter. Il manda cette triſte nouvelle à M. l'Abbé Queſnel à qui il déclara en même tems la diſpoſition, où il étoit de lui rendre ſervice dans une occaſion ſi importante, à quelque prix que ce fût; & lui conſeilla de venir en perſonne à Bruxelles, pour chercher les moyens de tirer ſon Frere d'entre les mains de ſes ennemis. M. l'Abbé Queſnel lui fit réponſe, qu'il avoit reçu le même avis par d'autres endroits; qu'il ne pouvoit ſe tranſporter à Bruxelles; mais que ſon Frere le Superieur de la Maiſon

des Prêtres de l'Oratoire d'Orléans, étoit parti pour y aller, & qu'il le prioit de l'aider de ſon conſeil, & du crédit de ſes Amis.

Guillaume Queſnel Supérieur de l'Oratoire d'Orléans, étoit en effet parti fort promptement, & il arriva dans le même tems que M. d'Aremberg venoit de recevoir l'avis de ſon départ. Comme il n'avoit point d'autre vûë que de tenter les voies de Juſtice en faveur de ſon Frere injuſtement accuſé, il avoit eu la précaution d'amener avec lui M. Brunet un de ſes amis, Avocat au Conſeil, afin de ſe ſervir auprés du Conſeil Souverain de Brabant, du ſtile & de la maniere de proceder, qui ſont en uſage pour le Conſeil Royal en France. Anſelme de Brigode Prêtre Paſteur s'étoit joint à eux, parce qu'il avoit le même interêt par raport à ſon Frere, Joſeph Arnould de Brigode qui étoit dans la même Tour que le Pere Gerberon, & chargé de la même accuſation que le Pere Queſnel.

Le Pere Supérieur ſe retira dans le Refuge de l'Abbaye de Foreſt, où ſon Frere avoit demeuré pendant dix-huit ans juſqu'au moment de ſon empriſonnement. Il eſpera d'abord de pouvoir procurer l'élargiſſement du priſonnier par les voïes ordinaires de la Juſtice. Il preſenta pluſieurs Requeſtes au Roy d'Eſpagne dans ſon Conſeil Souverain de Brabant, & aux Etats de la Province. Mais toutes ſes ſollicitations ne ſervirent qu'à lui faire connoître qu'il n'avoit point de juſtice à eſperer, & que la puiſſance de ſes Ennemis l'emporteroit ſur l'autorité des Loix.

M. d'Aremberg s'entretenoit tous les jours avec le Pere Supérieur ſur le détail de cette affaire. Voyant que tous les moyens que la prudence avoit fait mettre en uſage juſqu'alors, n'avoient eu aucun ſuccès, il forma de lui-même pluſieurs deſſeins, dont l'execution paroiſſoit abſolument impoſſible. Mais comme dans les affaires de la derniere conſéquence, il n'y a rien

qu'on ne doive tenter, le Pere Supérieur ne laiſſoit pas de donner quelqu'attention à des projets, qui tendoient tous à tirer ſon Frere de priſon. Quelle reſſource, que des projets formés par un vieil Officier, preſque aveugle!

Pour eſperer de pouvoir tirer le priſonnier du lieu où il étoit enfermé, il faloit en connoître exactement la ſituation, & ne s'y pas tromper. Un heureux hazard fit rencontrer à M. d'Aremberg un homme qu'il avoit vû Domeſtique du Comte Charles de Spatué à Keiſerwert. Ce Domeſtique nommé *Baptiſte*, étoit amy d'un de ceux de M. l'Archevêque de Malines : & cet ami de Baptiſte étoit celui-là-même, qui avoit la commiſſion de porter tous les jours à manger & à boire au priſonnier. On ſçut par ſon canal que le Pere Queſnel étoit ſeul dans une Chambre, dont la croiſée qui étoit grillée, donnoit ſur la Cour d'un Eſtaminet ou Cabaret.

La prudence ne permettoit pas

à M. d'Aremberg de compter abſolument ſur un pareil témoignage. Il eut recours au Général de la Monoye de Bruxelles, qui étoit fort de ſes amis, & dont il avoit donné la connoiſſance au Pere Supérieur. L'Hôtel de la Monoye eſt à côté du Palais, entre une place de ce nom, & le Palais de l'Archevêque. Il y a dans cet Hôtel une Cour qui a communication avec le Corps de Logis, où étoit le Pere Queſnel. L'on ſe ſervit d'une Echelle pour tâcher de l'aprocher ; mais cette tentative fut inutile, parce qu'il auroit falu la tranſporter de l'autre côté du mur & l'on n'auroit pas manqué d'être aperçû, à cauſe des Chiens de la Baſſe-Cour, & des Palfreniers qui étoient dans les Ecuries.

Un Notaire fort connu à Bruxelles apellé Masken, avoit une obligation eſſentielle à M. d'Aremberg : & la reconnoiſſance qu'il en témoignoit, ne permettoit pas de douter de ſa fidélité. Ce Notaire rendit à ſon tour des ſervices très-

utiles à ſon Bienfaiteur qui commençoit à perdre courage, d'autant plus qu'on lui avoit dit que le Pere Queſnel avoit été transferé dans un autre lieu. Masken l'aſſura du contraire, ce qui fit que l'entrepriſe ne fut point abandonnée. Il avoit même gagné un Valet de Chambre & un autre Domeſtique de M. l'Archevêque, qui devoient le faire entrer de nuit avec d'Aremberg, afin de forcer la grille de fer qui n'étoit point croiſée, mais ſeulement de long. Nôtre Officier fit faire pour en venir à bout, un rouleau de bïis, gros de ſix pouces de diamétre, & de deux pieds & demi de long, par le moyen duquel avec de gros cordages, il prétendoit arracher la grille de la croiſée.

Mais il faloit grimper ſur un mur mitoyen du côté du Cabaret : & la diſtance qui n'étoit que d'environ quatre pieds depuis ce mur, juſqu'à la croiſée, ne laiſſoit point aſſez de priſe.

Ce fut en ce tems-là que le Pere

Supérieur dit à M. d'Aremberg, qu'un Officier François étoit venu le trouver, & lui avoit propoſé, que s'il lui vouloit donner trois cens piſtolles, il forceroit le Palais Archiépiſcopal, & lui remettroit ſon Frere entre les mains ; mais qu'il n'avoit point accepté cette propoſition qui lui paroiſſoit chimérique, & d'ailleurs trop violente. M. d'Aremberg que les mauvais ſuccès n'avoient pas rebuté, cherchoit de nouveaux moïens pour parvenir à ſon but. Son zéle s'échauffa encore plus que jamais par la nouvelle que Masken lui vint aprendre, que le Pere Breſſant Minîme le plus conſideré de ſon Ordre, étoit entiérement dévoüé aux Jéſuîtes ; & qu'il alloit de leur part en Eſpagne, ſous prétexte des affaires de ſon Couvent ; mais que le véritable motif de ſon voïage, étoit d'obtenir ſuivant les inſtructions & les pouvoirs, qu'il avoit reçûs, un Ordre du Roi de France, afin de faire transferer à la Baſtille le Pere Queſnel avec les deux autres Priſonniers.

Cette nouvelle fût auſſitôt communiquée au Pere Supérieur qui préſenta avec le Paſteur de Brigode, une troiſiéme Requête aux Etats de Brabant, au nom de leurs Freres, où ils remontrent que leurs adverſaires ne pouvant ſoutenir la procedure irreguliére, qu'ils ont tenuë dans leur capture, & ſe voïant dans l'impoſſibilité de les convaincre en juſtice réglée d'aucun des crimes qui leur ont été imputés calomnieuſement dans le Public, menacent de ſurprendre de nouveaux Ordres pour les faire transférer avec leurs Papiers & effets hors de la Ville de Bruxelles & même hors du Païs de Brabant; & que les Suplians ſont d'autant plus convaincus de ce deſſein de leurs adverſaires, que le bruit en eſt répandu dans la Ville & ailleurs, & que le Sieur Van-Suſtezen Vicaire Général du Seigneur Archevêque de Malines, s'en eſt expliqué ouvertement. Mais d'autant qu'une telle entrepriſe ſeroit viſiblement contraire à toutes les Loix, Uſages & Priviléges du

Brabant, & notamment au premier Article du Serment de SA MAJESTE' en ſon joyeux avénement, &c.....

Ils requiérent l'intervention puiſſante de leurs Seigneuries Illuſtriſſimes, comme Peres de la Patrie & Conſervateurs de ſes Priviléges, afin que conformément à ſes Priviléges, ils ne ſouffrent pas que les Suplians ſoient transférés hors de la Ville, & Province de Brabant; mais qu'ils y ſoient traités & jugés ſelon les formes & procedures ordinaires de la Juſtice.

Ils préſenterent auſſi une Requête à ſon Excellence M. le Marquis de Bedmar, tendante aux mêmes fins. Cette Requête ſe trouve à la fin du motif de droit du Pere Queſnel, avec tous les autres Actes qui ont été faits en ſon nom par le Pere Supérieur; ce qui fait que l'on ne les raporte point ici.

A l'égard de M. d'Aremberg, il comprit bien que toutes ſes meſures ſeroient inutiles, s'il n'en venoit pas à une prompte expedition. Il prévint le Pere Supérieur de tous

ſes deſſeins, & des moyens qu'il étoit obligé d'employer, à cauſe de ſon grand âge & du défaut de ſa vuë. En effet il avoit jugé à propos de ſe ſervir du bras & de la bravoure du jeune Officier Eſpagnol, dont nous avons parlé ci-devant. Il comptoit ſur ſa fidélité, & ſur la reconnoiſſance qu'il lui devoit pour les ſervices, qu'il lui avoit rendus, & qu'il lui rendoit actuellement. D'ailleurs il ſçavoit que Dom Livio avoit une forte envie de faire un voïage en Eſpagne, & qu'il n'en avoit pas le moyen; mais qu'en lui promettant une ſomme ſufiſante, pour le mettre en état de le faire, ce ſeroit un motif puiſſant, pour lui faire tout entreprendre. M. d'Aremberg le tira hors de la Ville, lui fit confidence de ſon ſecret, le mit dans ſes interêts, & lui promit quarante piſtoles. D. Livio l'aſſûra, qu'il acceptoit de tout ſon cœur la propoſition qu'il lui faiſoit, infiniment moins par raport à ſon interêt propre, (ce qu'il ne pouvoit pourtant s'empêcher de regarder, attendu

l'état où il ſe trouvoit alors,) que par raport au plaiſir qu'il feroit à ſon bien-faiteur ; qu'il pouvoit compter ſur lui, & qu'aucun danger ne ſeroit capable de l'intimider. Les choſes étant en cet état M. d'Aremberg le préſenta au Pere Supérieur, qui fut fort content de la réſolution de ce jeune Officier.

La crainte d'un prompt retour du Pere Minîme, faiſoit regarder la perte d'un moment, comme une perte peut-être irréparable. C'eſt pourquoi M. d'Aremberg, & D. Livio allerent ſur le champ à la découverte pour trouver un endroit acceſſible. Après avoir reconnu la Chambre où l'on croïoit qu'étoit le Priſonnier, ils firent la ronde, parcoururent la Place de la Monoye, la Ruë du vieil Ouwart & le circuit du Palais Archiépiſcopal. Ils virent la Tour où étoient enfermés le Pere Gerberon & Monſienr de Brigode, côté de laquelle étoit la priſon du Pere Queſnel qui donnoit ſur la Cour d'un Eſtaminet, comme on dit à Bruxelles, c'eſt-à-dire, d'un

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Cabaret, qui fait le coin de la Place de la Monoye, d'où l'on va à main gauche aux Auguſtins. Ils avoient remarqué qu'il y avoit une grande diſtance entre les murs de la Monoye, & la Cour de l'Archevêché, au bout de laquelle eſt la Tour avec les Ecuries, & la Priſon du P. Queſnel. Comme il étoit impoſſible de rien tenter de ce côté-là, ils s'aviſerent d'entrer dans le Cabaret, & ſe placerent pour boire dans une grande Cour, ſous un Berceau. L'on voit fort ſouvent dans cette Cour pluſieurs Habitans de la Ville aſſemblés pour joüer, ou voir joüer aux quilles. Ils furent quelque tems à conſiderer où pouvoit être la Priſon du Pere Queſnel; & ils découvrirent que la Fenêtre que l'on avoit eu deſſein de forcer donnoit juſtement du côté de cette Cour ſéparée par un mur mitoyen, éloignée de la croiſée d'environ cinq ou ſix pieds; lequel mur faiſoit une petite ruelle en pointe, qui aboutiſſoit à un grenier à foin, ſous lequel il y a une Ecurie dépendante du Cabaret: de

ſorte

ſorte que montant avec une Echelle ſur la pointe de la petite Ruelle, l'on pouvoit atteindre de la main à la Fenêtre du Pere Queſnel.

M. d'Aremberg & D. Livio comprirent que pour parvenir à leur deſſein, ils ne pouroient rien faire de mieux que de loüer une Chambre dans ce Cabaret, ſi par un heureux hazard il y en avoit une à loüer. On appella l'Hôte qui en fit voir une, dont les croiſées donnoient du côté de la Cour de la Monoye. Les conventions furent bien-tôt faites: l'Hôte demanda douze Florins par mois : on lui promit cette ſomme en lui faiſant entendre que le Gentilhomme pour qui ſeroit cette Chambre devoit reſter pluſieurs mois, pour ſuivre une affaire qu'il avoit au Conſeil Royal des Finances. D. Livio vint auſſi-tôt ſe loger dans cette Chambre, où M. d'Aremberg lui fourniſſoit chaque jour ce qui lui étoit néceſſaire.

Le Pere Supérieur fut fort ſatisfait de ce préparatif : mais comme ſon Frere ne paroiſſoit point à ſa

Fenêtre, & qu'on avoit quelque lieu de craindre qu'il n'eût été mis ailleurs, il ſe détermina à aller lui-même dans ce Cabaret. M. d'Aremberg emprunta de ſon Ami le Général de la Monoye un Manteau d'Ecarlate, une Perruque, un Chapeau, une Epée, &c. Avec cet Equipage le Pere Supérieur entre dans le Cabaret, & va ſe mettre à Table avec ſes deux Amis, ſous un Berceau qui étoit vis-à-vis la Fenêtre du Priſonnier, & ſe fait appeller par ſa Compagnie le Chevalier du Pleſſis.

D. Livio ſe mit à chanter une Chanſon Italienne, dans le deſſein d'attirer les regards du Pere Queſnel. Mais celui-ci n'étoit pas comme les Priſonniers ordinaires qui cherchent à ſe diſſiper par la vûë des objets qu'ils peuvent découvrir au dehors de leur Priſon. Le Saint Prêtre n'avoit pas beſoin des choſes extérieures & viſibles ; il ſçavoit s'occuper plus utilement au-dedans de lui-même par de ſaintes réflexions, dont il nourriſſoit ſa piété & faiſoit toute ſa conſolation. D.

Livio n'ayant pû réüſſir dans le deſſein, qu'il avoit d'exciter la curioſité du P. Q. & de l'engager de mettre la Tête à ſa Fenêtre, (ce qui étoit pourtant néceſſaire pour travailler ſûrement à ſa liberté,) le Chevalier du Pleſſis rapella alors dans ſa mémoire une Chanſon de leur Enfance, dont il crut que ſon Frere pouroit ſe ſouvenir. Nôtre Chevalier ne ſe trompa pas; ſa voix fût reconnuë; le Pere Queſnel mit un moment la Tête à la Fenêtre comme pour dire : *C'eſt ici que je ſuis.*

Voilà un point de gagné; mais il reſte encore bien des obſtacles à ſurmonter. Cette Priſon, comme nous l'avons dit, eſt près des Ecuries. Les Palfréniers ne ſe couchoient que fort tard, la vigilance des chiens étoit encore plus grande, & le moindre bruit les faiſoit aboyer. Cependant M. d'Aremberg jugeoit à propos que D. Livio s'aprochât de la Fenêtre du P. Queſnel afin de l'avertir qu'on travailloit à le faire ſortir: ce qui n'étoit pas facile, tant à cauſe des Palfréniers, & des Chiens, que

de la ſituation de la Chambre de D. Livio, dont il ne pouvoit ſortir, ſans être vû. Le degré pour monter à cette Chambre, étoit dans le Cabaret même, ou plûtôt dans l'endroit du Cabaret où ſe diſtribuoit l'eau de vie à ceux qui vouloient boire. Il y a au pied de ce degré une porte ſur la Cour que l'on fermoit à deux gros verroüils. D'ailleurs la Chambre où couchoit l'Hôte, étoit vis-à-vis de celle de D. Livio, qui ne pouvoit ſortir ſans faire du bruit, & ſans ſe mettre en danger d'éventer la mine. M. d'Aremberg s'aviſa d'acheter des cordes, dont l'Eſpagnol fit adroitement une échelle, qu'il attacha la nuit ſuivante à la croiſée de ſa Chambre. Il décendit légérement dans la Cour, alla à main gauche de l'Ecurie, poſa une Echelle ſur la muraille à côté de la porte de l'Ecurie, qui donne ſur la pointe de la Ruelle. Lors qu'il fut monté, il ſe trouva à portée de fraper avec la main à la fenêtre du Pere Queſnel, qui aparemment dormoit dans ce moment-là, il reſta près d'un quart-

d'heure, parce qu'il n'oſoit fraper aſſés fort pour ſe faire entendre. Il arriva pour lors un accident, qui penſa rompre toutes ſes meſures. D. Livio avançant le bras pour fraper de nouveau, fit tomber dans la Ruelle une pierre, dont le bruit fit aboyer les Chiens, & ſortir les Palfréniers, qui vinrent dans la Cour pour voir ce qui ſe paſſoit. Cet accident donna une cruelle allarme à D. Livio qui crût tout perdu, & l'obligea de retourner promptement & ſans bruit ſur ſes pas, & de remonter par la même Echelle dans ſa Chambre: ce qu'il fit heureuſement, ſans être aperçû & ſe coucha pour raſſeoir ſes ſens.

Le lendemain matin M. d'Aremberg alla voir D. Livio, qui lui aprit le danger où il s'étoit trouvé. Après s'être entretenus ſur cet accident, D. Livio trouva le moyen d'amuſer l'Hôte, & l'Hôteſſe, pendant que M. d'Aremberg montoit dans le grenier à foin. Son deſſein étoit de reconnoître l'endroit le plus propre à percer le mur; parce que comme

nous l'avons dit, le mur de ce grenier étoit mitoyen avec la Priſon du Pere Queſnel. Il marqua avec ſon couteau la hauteur, & la largeur de l'endroit qu'il faloit percer. Ce mur étoit de pierres dures enchaſſées, & cimentées avec de petites barres de fer, & épais de trois pieds & demi. L'on dit que c'eſt une partie d'une ancienne muraille de la Ville. Il revint trouver D. Livio, à qui il expliqua ſon ſentiment. L'Eſpagnol lui remontra, qu'il lui étoit impoſſible de percer tout ſeul ce mur, & qu'il ne ſçavoit pas même par où s'y prendre. M. d'Aremberg fut obligé d'en convenir; mais comme il ne connoiſſoit perſonne, à qui il pût ſe fier pour ſeconder D. Livio, celui-ci lui propoſa, pour le tirer de peine, de lui donner le moyen d'aller à l'Armée qui étoit campée près de Namur; que ſon voyage ne ſeroit que de cinq jours, & qu'il ameneroit avec lui un Eſpagnol de ſes amis, dont il lui répondit comme de lui-même, pourvû qu'on lui promît dix piſtoles. M. d'Aremberg ac-

epta cet expédient, ne pouvant pas mieux faire, & donna de l'argent à D. Livio pour faire le voyage, qui ne fut en effet que de cinq jours, e ſixiéme D. Livio préſenta à M. d'Aremberg cet Eſpagnol, qu'il avoit amené, mais l'Eſpagnol voyant de près la grandeur du danger où il faloit s'expoſer, le cœur lui manqua, & il s'excuſa en diſant qu'il ne vouloit pas ſe perdre : L'on doit dire au moins à ſon avantage, qu'il a gardé tres-fidellement un ſecret, dont bien d'autres auroient tâché de profiter.

Le troiſiéme mois depuis la détention du Pere Queſnel étoit prêt d'expirer : & l'on attendoit le Pere Breſſant qui devoit aporter les Ordres pour faire transferer notre Priſonnier. Le Notaire Masken continuoit d'informer M. d'Aremberg de tout ce qui ſe paſſoit : & M. d'Aremberg avoit en lui une entiere confiance, qu'il porta juſqu'à lui demander un homme capable de ſeconder D. Livio. Masken le lui promit, & au bout de quelques jours,

il lui amena un Couvreur, homme robuſte & bien intentionné, à qui M. d'Aremberg promit cinq Loüis d'or. On le mena dans le Grenier, & on lui fit examiner l'endroit que l'on vouloit percer, il en fut content auſſi-bien que de la chere qui lui fut faite dans le Cabaret. Il n'étoit plus queſtion que d'avoir des outils propres à percer le mur ſans bruit. M. d'Aremberg s'adreſſa au plus habile Maçon de Flandre, qu'il connoiſſoit : il ſe nommoit Maître Antoine. Mais comme il paroiſſoit dangereux de le faire entrer dans le véritable ſecret, il faloit uſer de ruſe, & lui en ſupoſer un autre. *Maître Antoine*, lui dit M. d'Aremberg en preſence de D. Livio, *je ne doute pas que vous ne ſoyez un bon Serviteur du Roi ; c'eſt pourquoi je ne fais pas difficulté de vous confier un ſecret qui regarde ſon ſervice ; & je crois que vous ne balancerez pas à me dire comment il faut s'y prendre pour percer un mur promtement & ſans faire de bruit. Je vous dirai même l'entrepriſe ſecrette que l'on veut faire : gardez-vous d'en ouvrir la bou-*

e : vous vous rendriez coupable du ime de trahiſon, & il y va de vôtre ie auſſi-bien que de la mienne. Nous mmes Maîtres à Liége d'une maiſon, dont faut percer le mur pour entrer dans e Magaſin des poudres. M. le Maréchal le Bouflers attend ma réponſe, & les utils néceſſaires, que j'ai ordre de faire forger. Il lui dit encore, pour donner plus de couleur à cette ſupoſition, pluſieurs autres circonſtances qu'il eſt inutile d'écrire. Maître Antoine ſe rendit aiſément à tout ce faux raiſonnement, qu'il ne ſe mit pas en peine d'examiner. Il répondit, qu'il faloit avoir un outil de fer, long de trois pieds, & gros comme le bras, dont le bout devoit être en forme de pied de cochon; ce qui fait donner à cet outil le nom de *pied de cochon.* Il ajoûta qu'on peut encore ſe ſervir d'un autre outil, que l'on nomme foret, de la même longueur que le pied de cochon, dont le bout devoit être d'acier joint avec le fer, de la longueur d'un pied; que ce bout devoit être tortu, & aiguiſé en forme de

langue de ſerpent. D. Livio faiſoit pendant ce tems-là un mémoire circonſtancié de ces outils, & M. d'Aremberg faiſoit boire de l'eau de vie à Maître Antoine, à qui il fit preſent d'un Patagon, avec lequel il s'en alla fort content.

M. d'Aremberg ne differa pas à ſe tranſporter chez un Taillandier, pour lui faire promptement forger le pied de cochon & le foret : ſur quoi le forgeron lui fit une difficulté, & lui dît qu'il n'étoit point permis à ceux de ſon métier de faire de pareils outils, à cauſe des inconveniens & du mauvais uſage que certaines gens en pourroient faire. Ce refus, choqua ſenſiblement M. d'Aremberg, d'autant plus que cet Artiſan le connoiſſoit. Cependant après un long debat, le Taillandier lui dît, pour l'apaiſer, qu'il étoit bien perſuadé qu'un homme de ſa ſorte ne lui cauſeroit pas de chagrin ; mais pourtant que pour ſa ſeureté, il ſouhaitoit que l'Hôte de M. d'Aremberg en répondît. Il fallut en paſſer par cette condition, & Lau-

rent Desfoſſés Hôte de M. d'Aremberg vint aſſurer le Taillandier que l'ouvrage, qu'on lui demandoit, étoit le ſervice du Roy. Le Forgeron ſur cette aſſurance promit tous ces ouvrages pour le lendemain, moyennant les huit Florins, dont on étoit convenu. Ces Ouvrages furent portés à point nommé chez M. d'Aremberg : mais il faloit les tranſporter, ſans être aperçû dans le lieu de leur deſtination. D. Livio qui eſt fort & d'une haute taille, mit ſur ſes épaules un manteau, ſous lequel il cacha ces outils, le pied de cochon à ſa droite ſous l'aiſſelle, & le foret à la gauche, le manche pendant en embras dans la rondeur du manteau. Le tout étoit attaché avec des cordes, de maniere que D. Livio avoit les bras & les mains libres. En cet état ils s'acheminerent vers le Cabaret. M. d'Aremberg arriva le premier, afin d'amuſer l'Hôte & l'Hôteſſe : l'un fut occupé à meſurer de l'eau d'anis, & l'autre à donner des couques. Dans cet intervalle D. Livio prit occa-

ſion d'entrer dans la Cour & enſuite dans le Grenier, où il cacha ſous du foin, ce qu'il avoit apporté ſous le manteau, & vint dans l'inſtant trouver M. d'Aremberg qui avoit invité l'Hôte à leur tenir compagnie.

Les choſes étant ainſi diſpoſées, M. d'Aremberg alla en informer le Pere Supérieur, à qui il marqua deux choſes, l'une que tout étant prêt pour fondre la cloche, il lui conſeilloit de reprendre la route de Paris, parce que les Ennemis du P. Queſnel, ſoit que l'entrepriſe eût un bon, ou mauvais ſuccès, ne manqueroient pas de lui faire un crime, ou de la tentative, ou de l'évaſion de ſon Frere; & que pour lui d'Aremberg il ſe chargeoit de tout le danger qu'il y avoit à eſſuyer, & qu'il eſperoit plus que jamais de réüſſir. Le Pere Supérieur ſe rendit à ſes remontrances, & ſe diſpoſa à partir.

La ſeconde choſe que M. d'Aremberg lui remontra, fût la dépenſe où l'avoit engagé cette affaire;

que D. Livio & ſa Femme étoient depuis long-tems ſur ſes bras; que les préparatifs, qu'il avoit faits juſqu'alors, avoient achevé de l'épuiſer, & qu'il le prioit de laiſſer des ordres pour le mettre en état de ſatisfaire aux promeſſes, qu'il avoit faites à l'Eſpagnol, de lui donner quarante Piſtoles, au Notaire cinq, & autant au Couvreur. Le Pere Supérieur lui répondit fort honnêtement qu'il n'étoit pas juſte qu'il fit la guerre à ſes dépens; que cent Piſtoles ne tiendroient à rien, ſi elles étoient néceſſaires; qu'il laiſſeroit de l'argent à M. de Brigode & à M. Brunet, & qu'il les prieroit de lui mettre en main tout ce qu'il demanderoit. Tout étant ainſi réglé & conclu, il monta en caroſſe & ſe rendit à Paris; c'étoit au commencement de Septembre.

Auſſi-tôt après le départ du Pere Supérieur, M. d'Aremberg aſſembla D. Livio, Masken & le Couvreur, pour convenir du jour, ou plûtôt de la nuit, qu'ils devoient executer leur deſſein. Ils convinrent de com-

mencer dès la nuit du lendemain ſixiéme de Septembre. M. d'Aremberg fit proviſion d'une Lanterne ſourde, & mena cinq perſonnes au Cabaret ſur les neuf à dix heures du ſoir, comme pour boire de l'eau d'anis, afin qu'en buvant tous enſemble, le Couvreur pût ſe dérober à la Compagnie & gagner le Grenier, ſans qu'on s'en aperçût : ce qu'il fit fort heureuſement. La Compagnie s'étant ſéparée ſur les onze heures, D. Livio ſe retira dans ſa Chambre ; & à minuit tout étant calme, il paſſa par la Fenêtre, décendit par l'Echelle de corde, ayant la lanterne ſourde en main, & alla trouver le Couvreur qui l'attendoit avec impatience. Il avoit eu la précaution de ſe munir d'une bonne paire de Piſtolets, pour s'en ſervir en cas de beſoin. Ils commencerent par mettre le Foret en uſage, pour percer le mur, & enſuite le pied de Cochon, qui deſcernoit le ciment & enlevoit les briques, où il étoit attaché ; mais ils ne pûrent faire pendant cette partie de la nuit que

cinq petit trous pour parvenir à en faire un aſſez grand, pour faire paſſer le Priſonnier.

Le Pere Queſnel, qui ſouhaitoit moins la liberté, qu'il ne craignoit la perte de ceux qui vouloient le ſauver, pria D. Livio de ſe retirer, lui proteſtant qu'il aimeroit mieux mille fois mourir dans les fers, que d'aprendre qu'il fût arrivé quelque malheur à ceux qui auroient entrepris de l'en tirer; & qu'il frémiſſoit du danger où il les voïoit. D. Livio lui répliqua que tout ce qu'il lui diſoit, bien-loin de lui donner de la peur, ne ſervoit qu'à l'encourager davantage, mais que l'aproche du jour, plus que la difficulté du travail, l'obligeoit avec ſon Compagnon de ceſſer, pour récommencer la nuit ſuivante, & qu'il eſperoit de le mettre à pareille heure entre les les mains d'un ami de ſes Freres, qui les avoit engagés à cette entrepriſe. Il lui demanda, ſi l'on ne voïoit point par le dedans de la Chambre, les trous qu'ils avoient faits. Le P. Queſnel lui répondit que

non, & que ſon Lit les cachoit. Ils boucherent avec des pierres, & des briques les entrées de ces trous, du côté du Grenier où le Couvreur reſta, & D. Livio retourna dans ſa Chambre. Le grand jour étant venu, il fit lever l'Hôte, pour ouvrir la porte de la Cour & celle de la Ruë, & lui donna de l'Argent pour acheter des couques, afin de faire ſortir le Couvreur pendant ſon abſence.

D. Livio & le Couvreur allerent rendre compte, de tout ce qu'ils avoient fait, à M. d'Aremberg, qui les attendoit dans un Cabaret tout proche, où il avoit paſſé la nuit. Sur les aparences d'un heureux ſuccès pour la nuit ſuivante, M. d'Aremberg alla trouver le Paſteur de Brigode, pour lui faire part de tout ce qui ſe paſſoit. Le Paſteur qui ne connoiſſoit pas la franchiſe de M. d'Aremberg, s'imagina qu'il lui en faiſoit à croire, d'autant plus aiſément, que cet Officier lui demandoit de l'argent pour les dépenſes continuelles qu'il étoit obligé de faire.

M. Brunet témoigna la même incrédulité; & quoi qu'ils fuſſent chargés l'un & l'autre de fournir l'argent qui ſeroit néceſſaire; ils firent à M. d'Aremberg le chagrin de ne lui en point délivrer. M. d'Aremberg avoit une Lettre de Change qui étoit acceptée; mais le terme du payement n'étoit pas échû. Il fallut donc ſe réſoudre aux peines qu'eſſuyent ceux qui empruntent. Pour trouver de l'argent plus promtement, il prit le parti de demander de petites ſommes à pluſieurs perſonnes. Une Marchande de Papier & de Poudre, dont la Boutique faiſoit une pointe dans la Ruë Nôtre-Dame, lui prêta gracieuſement ce qu'il lui demanda. Le Sieur de Lanoy Commis de M. Héron Tréſorier des Guerres, lui fit le même plaiſir; enfin il s'adreſſa à un fort honnête homme de Libraire, qui avoit beaucoup d'accès auprès de M. l'Archevêque. Ce Libraire s'intereſſoit beaucoup à la délivrance du P. Queſnel, ſans oſer déclarer ſes ſentimens, *Propter malum Judæorum.* D'ailleurs il étoit fort

ami de M. de Brigode. M. d'Aremberg lui raconta le procedé du Paſteur & de M. Brunet. La ſurpriſe de ce Libraire alla juſqu'à l'indignation, & pour réparer leur faute, autant qu'il étoit en lui, il preſenta le plus honnêtement du monde ſa bourſe à M. d'Aremberg dans laquelle il prit ſeulement quinze Schelins qui lui parurent ſuffiſans, pour les preſſans beſoins.

M. d'Aremberg raſſembla ſes Coadjuteurs, il n'épargna pas pour les régaler, l'argent qu'il avoit eu tant de peine à ramaſſer. Il fut convenu dans leur petite aſſemblée, qu'ils feroient le ſoir même la même manœuvre, qu'ils avoient faite le ſoir précédent, pour faciliter au Couvreur le moyen de s'introduire dans le Grenier, où D. Livio iroit le joindre par le même chemin, & de la même maniere qu'il avoit fait la nuit précédente. Il leur fit prendre du Vin & de l'eau d'anis, afin de ſe fortifier dans le travail, & leur déſigna à la Banque d'Anvers un autre Eſtaminet, où il les devoit attendre avec leur conquête.

Pendant que D. Livio & le Couvreur travailloient de toutes leurs forces, à ne faire qu'un grand trou, des cinq, dont nous avons parlé, & l'ouvrage étant déja fort avancé, l'Hôteſſe qui s'étoit relevée pour donner quelque ſoulagement à ſon Mary, qui ſe trouvoit incommodé, crut entendre du bruit; elle prêta l'oreille, & connut que quelque choſe ſe paſſoit vers l'écurie, s'en étant approchée, elle vit de la lumiére, aperçût D. Livio, & jetta un grand cri. Ce fâcheux contretems auroit tout perdu, ſi l'affaire eût été entre les mains de tout autre que de Livio; mais ce Brave Eſpagnol fit paroître dans cette périlleuſe occaſion, un courage & une preſence d'eſprit qu'on ne ſçauroit aſſés admirer. Il deſcendit du Grenier prit cette Femme, par le bras, lui défendit ſur peine de la vie de faire le moindre bruit & la contraignit de remonter dans ſa Chambre avec ſa Fille, qui étoit ſortie en même tems qu'elle. Il tenoit un piſtolet à la main; & aprés

avoir menacé de mort, quiconque remuëroit, il ajoûta qu'il ne faiſoit rien que par ordre de Monſieur le Marquis de Bedmar, qui vouloit avoir un Priſonnier de l'Archevêque, & qu'il y avoit deux cens Soldats dans la Place de la Monoye, pour le ſeconder en cas de beſoin. Les ayans réduits à garder le ſilence, il les enferma ſous la clef, & revint trouver le Couvreur qui cherchoit à ſe ſauver. Mais D. Livio le prenant de force par le bras, l'obligea de ſe remettre au travail, qui fut bien-tôt achevé. L'on auroit bien rempli trois tombereaux des gravoirs & de la pouſſiere que l'on avoit tirés, afin de faire une ouverture ſuffiſante pour paſſer un homme: car le mur étoit épais, comme nous avons dit, de trois pieds & demi. Le P. Queſnel n'attendit pas que le paſſage fût commode, il tendit à D. Livio ſon chapeau, ſa caſaque, ſon habit & une des parties de ſon Breviaire. Il laiſſa ſa Robe de Chambre dans la Priſon, & ſortit tout nud, même avec beaucoup

de peine. D. Livio l'aida à la deſcente dans le Grenier, & les premieres paroles, que ce ſaint Prêtre prononça dans les bras de D. Livio, furent : DIEU SOIT BENY. Il s'habilla promptement, & D. Livio le prenant par le corps le fit décendre quelques échellons, & le mit dans la Cour, d'où il faloit ſortir par une grande Porte qui étoit fermée, & dont les Clefs étoient entre les mains du Maître de la Maiſon. D. Livio & le Couvreur ſe ſervirent encore en cette occaſion, du Pied de Cochon & du Foret, pour rompre ce dernier obſtacle, & ils arracherent en un moment les gonds de cette Porte. Ils conduiſirent le Pere Queſnel à la Banque d'Anvers dans l'endroit, où M. d'Aremberg l'attendoit.

Auſſi-tôt que M. d'Aremberg l'eût apperçû, il l'embraſſa, & luy témoigna, le mieux qu'il pût, la joye qu'il reſſentoit, de ce que Dieu s'étoit ſervi de lui, pour le tirer des mains de ſes injuſtes Perſécuteurs. Il ajoûta que ſa liberté ne lui par-

roîtroit aſſurée que lors qu'il ſeroit hors de Bruxelles, & lui demanda dans quel lieu il ſouhaitoit qu'on le menât, il lui répondit que c'étoit chez le Paſteur de Sainte Catherine : ce Paſteur étoit allé à la campagne. Deux Filles Dévotes ouvrirent la porte, & reconnurent le P. Queſnel : elles le reçûrent avec une joie, qu'elles ne pouvoient exprimer que par leurs larmes, & lui demanderent ſa bénédiction. M. d'Aremberg qui avoit averti le Paſteur de Brigode & M. Brunet, que le P. Queſnel devoit ſortir cette même nuit, avoit crû qu'ils ſe trouveroient là ; mais ils avoient ajoûté ſi peu de foi à ſa prédiction, qu'ils n'en dormoient pas moins tranquillement dans leurs lits.

M. d'Aremberg ſe trouva dans un nouvel embaras, il étoit de conſequence de renvoyer ſon monde, afin qu'on ne ſçût pas ce que deviendroit le Pere Queſnel, ni ce qu'il deviendroit lui-même. Il n'avoit pourtant pas de quoy les ſatisfaire. Il témoigna ſon embaras au

Pere Queſnel, & ces filles dévotes qui entendirent ce qu'il luy diſoit, allerent promptement chercher le Vicaire, qui vint un moment après. Celui-ci aïant entendu ce dont il s'agiſſoit, alla promptement prendre chez lui cinquante écus, qui furent partagées ſur le champ, entre le Couvreur & Maſken. A l'égard des autres, M. d'Aremberg leur promit de les ſatisfaire dans le jour & leur donna rendez-vous aux trois Rois: ainſi tous ſe retirerent fort contens. Pour Dom Livio à qui l'on avoit promis quarante piſtoles, il reſta auprés de M. d'Aremberg. Le Vicaire fit avertir M. Brunet, qui accourut à demi-habillé, tenant ſa cravatte à la main. M. d'Aremberg luy dit: *Eh-bien, M. vous voïez le P. Queſnel*, & voulut continuer ſes reproches, ne pouvant oublier le chagrin, qu'il lui avoit cauſé. Mais il n'eût pas le tems d'achever, M. Brunet ſe jetta à ſon col, & luy demanda pardon, en le baiſant tendrement. M. d'Aremberg lui rend la juſtice de le reconnoiſtre pour

fort honneſte homme & un parfait ami, & que s'il a fait une faute ; qui a preſque fait manquer une entrepriſe, qui devoit luy être ſi chere, c'eſt que le ſuccés lui en paroiſſoit impoſſible. M. Brunet compta avec bien du plaiſir quarante piſtoles, à D. Livio : l'on but quelques verres de vin d'Eſpagne en mangeant des biſcuits, & enſuite l'on ſe ſépara. M. Brunet ne quitta point le P. Queſnel qui ſe diſpoſa dans le moment à partir pour ſe refugier en Hollande. D. Livio prit le party d'aller à l'armée pour cinq ou ſix jours. M. d'Aremberg fit ouvrir les portes du côté de Louvain pour le faire ſortir, & le conduiſit avec ſon épouſe juſqu'à l'extremité du Faubourg, qui méne au grand chemin de Woſcapal. Après s'être donné rendez-vous à Limbec près de Nôtre-Dame de Hall. M. d'Aremberg rentra avec l'épouſe de D. Livio dans Bruxelles, où il ſe tint ſur ſes gardes pendant le peu de ſéjour qu'il y fit.

Ce fut le Jeudy après la Nôtre-Dame de Septembre de l'année 1703.

1703. à trois heures du matin que le Pere Queſnel ſortit de Priſon, le même jour vers les deux heures après midy, le Domeſtique de M. l'Archevêque de Malines, qui faiſoit la fonction de porteclefs, entra dans la Chambre où étoit le P. Queſnel & fut ſurpris, comme on le peut penſer, de n'y plus voir le Priſonnier. Son étonnement augmenta, quand il aperçût à la muraille l'ouverture, par laquelle il s'étoit ſauvé. Il ſe hâta de porter cette nouvelle à ſon maître qu'il trouva avec quatre Jéſuites, qui prenoient avec lui du chocolat : le principal de ces Jéſuites étoit le P. Colin. La conſternation fut telle, qu'il ſeroit difficile de l'imaginer : d'abord ils demeurerent immobiles, & enſuite la fureur les ſaiſit. L'Archevêque ſe jetta dans ſon Caroſſe, & alla chez M. le Prince de Berg, alors Gouverneur de Bruxelles, pour ſe plaindre, & demander main-forte. Ce Prince donna à l'inſtant ordre de fermer toutes les Portes de la Ville, avec deffenſe de laiſſer ſortir per-

ſonne qui ne fût bien connu. Les portes reſterent fermées depuis le Jeudy juſqu'au Samedy matin, jour du marché : ce tems fut employé à faire une perquiſition generale dans la Ville, pour trouver le P. Queſnel. D'un autre côté l'Hôte & l'Hôteſſe, qui étoient renfermez dans leur chambre avec leur fille, crurent quand ils virent le jour, qu'il n'y avoit plus de danger à faire du bruit. La grande porte ſur la ruë avoit été forcée, comme nous avons dit. On entra chez eux, & on les délivra. Il y eût dans leur Maiſon un concours prodigieux d'Habitans, grands & petits, pour voir l'ouverture qui avoit été faite ; les outils dont on s'étoit ſervi, l'échelle qui étoit reſtée penduë à la feneſtre de la Chambre de D. Livio, &la porte Cochere que l'on avoit forcée : chacun raiſonnoit à ſa maniere, à la vûë de ces differents objets.

M. d'Aremberg, qui étoit dans la Ville, n'étoit pas peu embaraſſé. Il falloit, ou qu'il tâchât de ſortir ſans argent, ou qu'il attendît celui

qu'il devoit recevoir. D'ailleurs il étoit engagé à donner cinquante livres au fils du Notaire, & autant à Baptiſte, pour les ſervices qu'ils lui avoient rendus. Il ne pût alors s'aquitter de ſa promeſſe ; mais deux jours après, il emprunta d'un de ſes amis, nommé Engleberg, dix piſtoles qu'il leur diſtribua. Le jour ſuivant, il reçût une aſſurance de recevoir moïennant une modique perte, le contenu dans ſa Lettre de change. Par le moïen de ce ſecours, il ſe trouva en état de penſer à ſortir de Bruxelles. Il fit partir devant luy la femme de D. Livio, ſur le chemin de Hall du côté du Fort de Monterey. Pour lui il ſe déguiſa, ayant avec lui un Bourgeois de la Ville, fort connu, & s'échapa heureuſement. Il joignit la Dame qui l'attendoit dans une Auberge, où il congédia ſon Conducteur, après l'avoir remercié d'un ſervice ſi important. Le même jour il ſe rendit à petit pas avec la jeune Dame, à Limbec, où D. Livio vint les trouver le lendemain.

Fin de la premiere Partie.

M. LE MARQUIS D'AREMBERG EST ARRESTE' ET CONDUIT A LA BASTILLE.

Ce qui ſe paſſe dans ſa Priſon.

Sa Sortie de la Baſtille.

On verra dans cette ſeconde Partie, quelles furent les ſuites de la délivrance du P. Queſnel, par raport à M. d'Aremberg; les maux qu'il a ſoufferts, & les mauvais traitemens qu'il a reçûs, pour avoir enlevé aux Jéſuîtes; celui, dont ils ſe croïoient les maîtres.

NOUS L'AVONS LAISSE' à Limbec, avec D. Livio & ſon Epouſe. Ils en partirent bien-tôt tous les trois, & ils prirent le chemin de Liſle, pour

ſe rendre en diligence à Paris. M. d'Aremberg preſenta à M. l'Abbé Queſnel D. Livio, qui lui raconta tout ce que nous avons dit dans la premiere Partie. Ce genereux Abbé lui fit preſent de quarante piſtoles pour continuer ſon voyage, & lui procura la connoiſſance de ſes Amis & de ceux de ſon Frere, dont il eut tout lieu d'être content.

D. Livio étoit jeune & d'une grande dépenſe : d'ailleurs l'on craignoit qu'il ne fût reconnu, & qu'il ne fit connoître les amis du Pere Queſnel. C'eſt pourquoi M. d'Aremberg le preſſa, après cinq mois de réſidence à Paris, de faire ſon voyage d'Eſpagne, où il diſoit qu'il avoit de grandes affaires : ce qui engagea cet Eſpagnol de prendre congé de M. l'Abbé Queſnel, & la route de Lyon. Mais quinze jours après ſon départ, l'on fut ſurpris de le voir de retour à Paris, ayant dépenſé tout l'argent, qu'on lui avoit donné pour ſon voyage. La jalouſie Eſpagnolle fut cauſe de ce prompt retour ; & la peur, qu'il avoit qu'on

ne lui eût enlevé ſon Epouſe, l'avoit fait revenir ſur ſes pas, avec deſſein de l'emmener avec lui.

Après qu'il eut reſté quelque tems à la charge de M. d'Aremberg, celui-ci renouvella ſes inſtances, pour l'obliger à partir : & de peur qu'il ne revint encore, il s'engagea de le conduire juſqu'aux Frontieres d'Eſpagne. M. l'Abbé Queſnel leur donna un Billet de vingt Piſtoles, qu'ils toucherent; après quoi ils prirent congé de ce généreux ami. Il ne s'agiſſoit plus que de ſe mettre en marche, lorſque nôtre Eſpagnol, s'aviſa d'emballer avec ſes habits, ceux de ſa Femme, & d'aller à la Friperie lui acheter un habit d'homme, un chapeau & une Epée, diſant pour raiſon, qu'il ne vouloit pas qu'elle paſſât pour femme; qu'il ſeroit toûjours inquiet, & qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à faire le voyage autrement, il fallut en paſſer par-là.

Le caprice de l'Eſpagnol cauſa bien d'autres chagrins à ſon compagnon. Avant que d'arriver à Bordeaux, il battit ſa Femme deux fois; & ſon em-

portement alloit juſqu'à la menacer de la tuer. Dans d'autres momens il vouloit revenir à Paris : ce qui mettoit M. d'Aremberg dans un embarras terrible ; mais comme il avoit des amis à Bordeaux, il chercha des moyens, pour obliger D. Livio à continuer ſon voyage. Il vit M. de la Chabanne de la part de ſon Frere Prêtre de l'Oratoire, & d'autres perſonnes de conſideration, par le crédit deſquels il tâcha d'obtenir une route d'Officier pour Bayonne. Il s'adreſſa d'abord à M. de la Bourdonnaïe Intendant, qui lui conſeilla de demander cette grace à M. le Marquis de Sourdis, qui la lui accorda fort honnêtement. Ce moyen paroiſſoit propre, à engager l'Eſpagnol, à ſe rendre aiſément dans ſon païs : mais comme il continüoit à battre ſa Femme, elle eut recours à des plaintes qui firent connoître ce que ſon habit cachoit. Cet incident fit grand bruit dans la Ville. L'on arrêta à cette occaſion M. d'Aremberg & D. Livio, qui furent conduits à la Conciergerie.

Pour la Femme elle ſe ſauva. D'Aremberg par le crédit de ſes amis avoit la liberté de ſortir de ſa Priſon, où il ne rentroit que le ſoir, pour coucher dans la Chambre où étoit D. Livio, qui fut contraint de ſubir dans les formes, un interrogatoire, & de produire ſon Certificat de mariage, ſon Extrait Baptiſtaire, & la permiſſion qu'il avoit eûë de quitter l'Armée pour retourner en ſon Païs. L'on cherchoit ſa Femme pour la punir ; mais elle étoit en ſûreté, entre les mains d'une Dame de mérite, qui s'en chargea fort honnêtement, & la conduiſit le lendemain de l'élargiſſement des deux Priſonniers, à Langon, qui eſt à ſept lieuës de Bordeaux, où ils devoient l'attendre. Il fut défendu à l'Eſpagnol de retourner en France, à peine d'être puni comme vagabond. C'eſt ce que ſouhaitoit M. d'Aremberg, qui avoit ſollicité cette défenſe.

M. d'Aremberg prit congé de ſes amis, qui l'accompagnerent juſqu'au Batteau, dans lequel Livio fut

mis par deux Archers, qui l'avoient amené, pour être conduit à Langon, où ils arriverent le ſoir, & trouverent la Femme de D. Livio, avec la Dame qui avoit pris le ſoin de ſa conduite, à qui M. d'Aremberg fit ſes remerciemens, en la dédommageant, de la dépenſe qu'elle avoit faite. Ils ariverent peu de jours après à Bayonne, & furent bientôt ſur les premieres Terres d'Eſpagne, où ils ſe ſéparerent. M. d'Aremberg revint à Bayonne, où il trouva un Bâtiment qui le mena à l'Orient, à deux lieuës de Port-Louis, d'où il alla à Rennes, pour voir Me. Mainbier ſa Belle-Fille, dont nous aurons à parler dans la ſuite de cette Relation. Etant de retour à Paris, il y reſta juſqu'en l'année 1705. qu'il fut obligé d'aller à Bruxelles.

Il aprit dans cette Ville, que M. l'Archevêque de Malines, qui avoit envoyé chez le Paſteur de ſainte Catherine, pour le prendre avec ſon Valet, & ſa Servante, parce qu'il ſupoſoit qu'il avoit contribué à l'évaſion du P. Queſnel, avoit eu re-

cours à l'autorité abſoluë, pour faire exiler celui qu'il n'avoit pu perdre par les voyes de la Juſtice. Il aprit auſſi que M. Vœſchuren, qui avoit prêté les cinquante Ecus, dont nous avons parlé, avoit été en Priſon deux mois dans l'Archevêché ſur le même ſoupçon, d'avoir contribué à la délivrance du P. Queſnel. Tous ces rigoureux traitemens contre des Innocens étoient autant d'avertiſſemens pour M. d'Aremberg, qu'il n'étoit pas en sûreté dans Bruxelles. Il s'aperçût même qu'il y étoit reconnu : c'eſt ce qui l'obligea de s'en aller à Gand, & enſuite à Tournay. Ce fut là qu'on lui vanta un excellent joüeur de Luth Anglois, qui demeuroit à Doüay. Nôtre Officier qui joüe parfaitement de cet Inſtrument, eût la curioſité de l'entendre : mais que cette curioſité lui a coûté cher !

Ce Joüeur de Luth avec qui il lia amitié, lui propoſa la connoiſſance d'un de ſes Amis, dont il lui fit un Eloge des plus pompeux : c'étoit le Préſident du Collége de France.

(L'on nomme en Flandres *Préſident*, le Principal d'un Collége :) celui-ci s'appelloit Delcourt. M. d'Aremberg qui avoit pris le nom de Dupleſſis, fût reçû fort honnêtement de ce Préſident, qui lui parut d'un fort bon caractere : prévenant dans ſes maniéres, civil, honnête & careſſant. Un jour qu'il traittoit deux Demoiſelles de Nivelle, ſes parentes, qui logeoient chez lui, avec deux de ſes Amis, il invita M. Dupleſſis à ſouper. Sur la fin du repas l'on vint à parler du P. Queſnel & de ſa liberté recouvrée contre toute eſperance. Le Préſident fit un long diſcours, tantôt ſur l'injuſtice des Jéſuîtes, & tantôt ſur les loüanges du Pere Queſnel, qu'il diſoit le meilleur de ſes amis, avec qui il étoit en commerce de Lettres : Il " n'y a pas long-tems, ajoûta-t-il, " qu'il m'a envoyé un de ſes Ou- " vrages, qu'il n'a pas encore mis " au jour. J'avois réſolu d'aller à " Bruxelles me joindre à ſon Frere, " pour lui procurer la liberté par " le credit de mes Amis. Mais j'apris "

„ qu'un Gentilhomme des Païs-Bas „ l'avoit tiré de Priſon : Plût-à- „ Dieu que je connuſſe l'Auteur „ d'une ſi grande Action. Il n'y a rien „ que je ne fiſſe pour lui témoigner „ l'eſtime que j'ai conçûë pour lui. Il prononça toutes ces choſes, avec tant d'emphaſe & d'une maniére ſi touchante, que M. Dupleſſis le prit pour un des plus ſinceres amis du Pere Queſnel, à qui il pouvoit ſe découvrir en toute sûreté. Il lui dit en particulier, après être ſorti de table, *Vous ſouhaitez Monſieur connoître le Libérateur du Pere Queſnel : je ſuis en état de vous donner la ſatisfaction que vous déſirez.* Et dans le même inſtant il tira de ſa poche la Lettre de remerciement de M. l'Abbé Queſnel ſur la délivrance de ſon Frere. Le Préſident la lût d'un bout à l'autre & remarqua cette addreſſe : *A M. le Marquis d'Aremberg, de preſent à Bruxelles.* C'eſt ainſi qu'il connut le nom de celui qui avoit procuré la liberté au Pere Queſnel, & que celui de Dupleſſis n'étoit qu'un nom ſous lequel il ſe déguiſoit. Il n'y a point

de termes assez forts pour exprimer les caresses que lui fit Delcourt. Il l'embrassa, & le baisa à diverses reprises ; lui fit mille offres de services, & lui présenta sa bourse. M. d'Aremberg s'imagina avoir acquis un fidéle ami, dont il se sépara avec peine, pour retourner à Paris. Delcourt lui avoit dit qu'il faisoit tous les ans au mois d'Aoust un Voyage à Paris ; qu'il logeoit au Fort de Meulan, Ruë Quinquempoix, qu'il le prioit instamment de lui faire l'honneur de l'y venir voir. M. d'Aremberg le lui avoit promis, & il n'a été que trop exact, à lui tenir cette fatale promesse.

Ce fut le 29. Aoust 1705. que passant par le Quartier de la Ruë Quinquempoix, il se souvint de l'Abbé Delcourt. Après s'être reproché de ne s'en être pas souvenu plûtôt, il demanda le Fort de Meulan, & trouva dans l'Auberge le Laquais du Président, qui lui dit que son Maître n'y étoit pas. d'Aremberg le chargea de faire ses complimens à M. l'Abbé, & de lui dire

qu'il reviendroit le voir. Le Maître arriva preſqu'à l'inſtant, & ſon Laquais lui ayant dit que M. Dupleſſis ne faiſoit que de ſortir, il lui donna ordre de courir après lui, pour le prier de revenir ſur ſes pas, mais le Laquais qui l'avoit perdu de vûë, ne le put joindre : Ce qu'il raporta à ſon Maître, qui crût que M. d'Aremberg pourroit revenir dans le même jour. C'eſt pourquoi il ſortit promptement, pour aller avertir M. d'Argenſon du moyen qui ſe préſentoit de mettre en uſage la Lettre de Cachet, expediée contre M. d'Aremberg. M. d'Argenſon donna ordre ſur le champ, à l'Exempt Savry, de ſe tranſporter avec deux Archers dans l'Auberge de Delcourt, qui leur indiqueroit celui qu'ils devoient prendre. Mais l'Exempt & les Archers attendirent inutilement leur proïe juſqu'à ſept heures du ſoir, & ſe retirerent. Il arriva le même jour ſur le ſoir que le Laquais de Delcourt rencontra près de la Fontaine de ſaint Séverin M. d'Aremberg, à qui il dit que ſon

Maître avoit fort regretté de n'avoir pas eû la joye de le voir, qu'il étoit alors chez lui, & qu'il lui feroit un ſenſible plaiſir de lui faire l'honneur de le venir voir, & lui raconta l'ordre qu'il avoit eu de courir après lui, preſque dans le moment qu'il étoit ſorti de l'Auberge. D'Aremberg lui répondit qu'il étoit trop tard, & qu'il auroit cette honneur le Lundy ſuivant à dix heures du matin.

Le Lundy matin, M. d'Aremberg qui étoit charmé des idées flâteuſes, qu'il ſe formoit de revoir ſon cher Abbé de Delcourt, paſſa chez un de ſes Amis, à qui il raconta de quelle maniére ſon amitié avoit pris naiſſance à Doüay avec un homme d'un ſi rare mérite, & voulut lui faire part de la joye qu'il ſe promettoit d'avoir, en paſſant quelque tems avec lui, cet Ami, toutes réflexions faites ſur ce qu'il venoit d'entendre, dit à M. d'Aremberg : *Il me ſemble, Monſieur, que l'amitié, quand elle eſt ſincere, ne cherche point tant à ſe faire connoître. Je ne vois ici qu'une oſten-*

tation qui m'eſt ſuſpecte ; & je crains fort pour vous, que toutes ces démonſtrations d'attachement & d'eſtime, ne couvent quelque trahiſon. Permettez-moi de vous dire que vous avez révélé vôtre ſecret avec trop de facilité : j'ai peur que vous ne vous en repentiez. Je vous avoüe même que je ſuis fâché de la confidence que vous m'en avez faite ; non pas, que je me ſente capable d'être tenté d'en abuſer. Mais s'il vous arrive quelque malheur, dont vous ne connoiſſiez point l'Auteur, je ſerois au déſeſpoir d'en être le moins du monde ſoupçonné ; au lieu que je n'aurois pas cette inquiétude, ſi vous ne m'aviez pas fait l'honneur de vous manifeſter, comme vous l'avez fait. M. d'Aremberg prit chaudement le parti de M. l'Abbé Delcourt, qu'il croyoit connoître pour le plus honnête-homme de France. *Comment pouvez-vous*, dit-il, *avoir une telle idée d'un Prêtre, & d'un homme tel que je vous l'ai dépeint ? Quoique vous me diſiez, je n'aurai pas plus de défiance de ſa probité, & de ſa diſcrétion, que j'en ai de la vôtre.* Son Ami lui répliqua, qu'il ſouhaitoit que

ſa crainte fût vaine; mais auſſi qu'il ne pouvoit s'empêcher de lui remontrer que les gens d'Egliſe ne ſont point exempts d'ambition, & qu'il y en a beaucoup, qui ſeroient ravis d'avoir une pareille occaſion de faire leur cour aux diſpenſateurs des biens Eccléſiaſtiques. Tout ce diſcours ne fit pas la moindre impreſſion ſur l'eſprit de d'Aremberg, qui partit pour aller trouver ſon Abbé qui l'attendoit avec impatience, & qui lui témoigna une joye extrême de le voir. Leur entretien roula juſqu'à midy ſur les loüanges du P. Queſnel, & ſur l'injuſtice de ſes ennemis. Enfin comme M. Delcourt qui ne pouvoit ſe ſéparer de ſon Ami, ne voulut pas conſentir à le laiſſer ſortir, & l'engagea à dîner avec lui dans l'Auberge. La Cloche ſonna, & tous les Hôtes ſe rendirent à table.

L'on vint dire, au milieu du repas, que quelqu'un ſouhaitoit parler à M. l'Abbé de Delcourt. C'étoit une Mouche de M. d'Argenſon, qui venoit ſçavoir, ſi M. d'Aremberg

étoit venu. Le dîné fini, la Compagnie ſe retira, & Delcourt reſta ſeul, juſqu'à trois heures avec M. d'Aremberg. Il lui propoſa de lui donner la connoiſſance de ſes amis, tous perſonnages de conſidération dans Paris, & de faire enſemble un voïage de plaiſir à Verſailles. Et comme il ſçavoit que la Symphonie étoit la plus forte paſſion de M. d'Aremberg, il feignit que c'étoit auſſi la ſienne, & lui parla des moïens, qu'il avoit de lui faire paſſer ſon tems agréablement. M. d'Aremberg, qui aime le plaiſir, treſſailloit de joïe, & Delcourt ſe faiſoit un plaiſir malin de le voir donner tête baiſſée dans tous ces panneaux: il falut enfin ſe ſéparer, ce bon ami l'accompagna juſques dans la ruë, où il l'amuſa en l'entretenant encore pendant trois quarts d'heure. L'Exemt & les Archers étoient là préſens, & virent que Delcourt l'embraſſa & le baiſa plus de dix fois, lui jura qu'il étoit le meilleur de ſes amis.

M. d'Aremberg s'aperçût au haut de la ruë Quinquempoix, qu'un cer-

tain perſonnage le ſuivoit depuis l'Auberge, & que cet homme ſe trouvoit preſque toujours à ſes côtez. Il entra dans la ruë aux Ours, paſſa dans pluſieurs petites ruës, & vit toujours le même viſage, qui le cotoïoit. Il ſe rendit enſuite dans la ruë Saint Denis, où s'étant arrêté dans un coin, ſous certain prétexte, il tourna ſa vûë de tous côtez, & il ceſſa de voir cet homme, qui lui faiſoit ombrage. Il eſt vrai que ſa vûë, qui ne ſuffiſoit qu'à peine pour le conduire, ne l'auroit pas reconnu à ſix pas de lui. D'Aremberg un peu raſſuré, alla près des Filles-Dieu, chez le ſieur Desforges, qui lui donnoit de l'Eau pour ſes yeux. Après s'être arrêté avec lui près d'une heure, il continua ſa marche le long de la ruë Saint Denis, au bout de laquelle vis-à-vis le grand Châtelet, l'Exemt Savry, qui le ſuivoit pas à pas, l'arrêta & lui dit en lui ſerrant doucement le bras: *M. le Marquis d'Aremberg, votre ſerviteur, je vous arrête de la part du Roi.* Il ſe ſaiſit de ſon épée, & le dépoſa entre les deux

Guichets du Châtelet, pour avoir le tems de faire chercher un Caroſſe, que l'on trouva dans le moment. Il y fit monter ſon Priſonnier avec lui & un Archer, & le fit conduire dans ſa maiſon ruë Bourgtibourg, où il demeura vingt-huit jours, à quatre écus par jour pour ſa dépenſe.

Savry lui faiſoit eſperer, que M. d'Argenſon viendroit l'interroger; mais ce Magiſtrat le laiſſa dans cette maiſon, comme en dépôt, en attendant qu'il reçût réponſe aux lettres, qu'il avoit écrites en Flandres, & qu'il fût informé de quelle maniére il s'y étoit comporté, comme auſſi pour avoir le tems de connoître les amis, qu'il avoit à Paris. L'Exemt Savry ne put s'empêcher de dire à M. d'Aremberg, qu'il avoit vû des gens bien informez de ce qui concernoit ſon éducation à Blois, ſous la protection de feu Monſieur, de feuë Mademoiſelle & de Madame la Grande Ducheſſe. Il lui raconta auſſi que d'abord qu'il eut pris congé de Delcourt à Doüay, ce traître avoit écrit à M. d'Argenſon, qui

avoit donné ordre à lui Savry, de l'attendre pendant les mois de Juillet & d'Août, à la Barriére de Saint Martin avec des Archers, pour l'arrêter au paſſage; que depuis il avoit vû Delcourt promettre à M. d'Argenſon, qu'il lui mettroit d'Aremberg entre les mains. Le nommé Bourguignon, Laquais de Savry, lui raconta de ſon côté, qu'il avoit été avec le nommé Blano dans l'Auberge de Delcourt, pour le reconnoître, & que ſon Maître ne la voit point perdu de vûë, depuis qu'il étoit ſorti de l'Auberge. L'on a ſçû d'ailleurs que Delcourt étoit parti le même jour pour Verſailles, afin d'annoncer au Pere de la Chaiſe la proïe, qu'il venoit de faire :

Incidit in caſſes præda petita meos.

Je ne ſçai point l'accueil, que lui fit le Pere de la Chaiſe, ni quelle a été la récompenſe d'une action ſi agréable à la Société. J'ai apris qu'il lui a rendu autrefois de ſemblables ſervices; que l'on a imprimé un Libelle, qui a pour tître, *Difficultez*,

&c. par M. Adrien Delcourt, & que ce Delcourt a été complice de la fourberie de Doüay, & qu'il a bien voulu paſſer pour le faux Arnauld.

L'ami de M. d'Aremberg, qui avoit preſſenti le malheur, qui devoit lui arriver, aïant vû s'écouler deux ou trois jours, ſans avoir de ſes nouvelles, ne douta preſque plus que ſa prédiction ne fût accomplie, il alla dans la maiſon, où demeuroit M. d'Aremberg. On l'aſſûra qu'il n'étoit point rentré depuis le lundi matin. Il s'en informa auſſi de M. l'Abbé Queſnel, qui lui dît qu'il ne l'avoit point vû depuis pluſieurs jours.

Quelques ſemaines après, on lui dit le ſoir en rentrant chez lui, qu'il étoit venu un homme, qui ne l'aïant point trouvé, lui avoit laiſſé un billet, qu'on lui donna. Il ne connut point le nom de celui, qui lui écrivoit. C'étoit Blano, qui le prioit de vouloir bien venir chez lui, à ſon adreſſe, dans la vieille ruë du Temple; & que c'étoit de la part de M. le Marquis d'Aremberg, qui avoit

quelque choſe à lui dire. Au reſte ſuivant la peinture qu'on lui fit de cet homme, il ne douta point que ce ne fût un Archer. Il eut de la peine à ſe déterminer à s'y rendre: & après pluſieurs réflexions faites, ne ſçachant à quoi ſe réſoudre, il alla conſulter M. l'Abbé Queſnel, qui le raſſûra, en lui diſant qu'il ne penſoit pas, qu'il y eût du danger, puiſqu'il n'avoit point été en Flandres, & qu'il n'avoit aucune part au prétendu crime de M. d'Aremberg. Suivant cet avis, il prit ſa réſolution, & alla le lendemain chez Blano, qui lui ouvrit la porte. Il le fit entrer dans une premiére Chambre, comme pour y voir M. d'Aremberg, enſuite dans une ſeconde, où il ne le vit point non plus: il lui fit ſigne d'entrer dans une troiſiême, où il ne vit encore perſonne.

Alors il crut être tombé dans un piége. Blano le pria de s'aſſeoir, & lui dît que M. d'Aremberg n'y étoit plus. Son ami n'oſa demander à Blano la raiſon, pour laquelle il lui avoit fait parcourir toutes ces cham-

bres, pour ne rien voir.

Blano s'étant assis auprès de lui, lui dit que M. d'Aremberg avoit été transferé le jour précedent en un lieu qui ne lui étoit pas permis de nommer ; mais qu'il pouvoit l'assurer qu'il y seroit traité en homme de distinction, parce que la Lettre de Cachet portoit le terme de Sieur d'Aremberg, au lieu que ce ne seroit pas de même, s'il y avoit celui de, *Nommé*, d'Aremberg. L'Ami de nôtre Prisonnier dit à Blano, qu'il n'y avoit pas longtems qu'il avoit quelque liaison avec M. d'Aremberg ; mais qu'il ne le croyoit pas capable d'avoir mérité la Prison. Blano lui répondit qu'il esperoit qu'il en sortiroit bien-tôt, attendu qu'il n'étoit pas croyable, qu'un homme presqu'aveugle eût fait l'action, qu'on lui imputoit : & il ne pût, ou ne voulut pas expliquer quelle étoit cette action, à celui qui faisoit semblant de ne la point sçavoir. Il ajoûta que ce Gentilhomme avoit fort-bien passé tout le tems qu'il avoit été

été chez lui; fort en colere contre un Eccléſiaſtique qui l'avoit trahi; que lui Blano ſouhaitoit de tout ſon cœur de le voir bien-tôt en liberté.

Ce qu'il y a de remarquable ici, c'eſt qu'il n'étoit pas vrai que M. d'Aremberg eût été chez Blano, puiſqu'il n'a point quitté la maiſon de Savry juſqu'à ce qu'il ait été conduit à la Baſtille. L'on croïoit apparemment que cet ami étoit D. Livio, dont on auroit bien voulu ſe ſaiſir; mais il n'y avoit aucune reſſemblance entre ces deux perſonnes. L'on ne peut donner cette réflexion que pour une conjecture.

Ce fut le 28. de Septembre que Savry fit monter M. d'Aremberg dans un Caroſſe & le mena à la Baſtille. Il fut mis dabord dans une premiere Chambre de la Tour de la Baſiniére, où l'on ne voit point la lumiére : on le laiſſa ſeul juſqu'à dix heures du ſoir. C'étoit M. Joncas qui avoit donné ordre de le mettre dans cette eſpece de Cachot. M. d'Aremberg voulut dire quelque parole de civilité à ce Lieutenant de

Roi, qui lui répondit d'un ton fier: *Le Roi défend que l'on parle dans ces Lieux.* Le Priſonnier fut tellement frapé d'une réponſe ſi dure, & de l'état où il étoit, qu'il perdit connoiſſance, & demeura comme mort ſans recevoir aucun ſecours. Etant revenu à lui, il offrit ſes peines à Dieu, qui par ſa grande miſéricorde lui a donné la force de ſoûtenir toutes celles qu'il a ſouffertes dans la ſuite. Le même jour à dix heures du ſoir, un Major, un Capitaine des Portes & deux Guichetiers, dont l'un portoit une Lanterne ſourde vinrent, pour le conduire dans la troiſiéme Chambre de la Tour de la Comté. On lui fit défenſe de parler, & l'on donna ordre à la Sentinelle d'en bas, de ſe retirer, afin de ne le point voir. Cette Chambre eſt des plus claires de la baſtille, & donne ſur l'Hôtel des Mouſquetaires. Il n'y avoit dans ce nouvel apartement ni table, ni chaiſe, ni ſerviette. Il trouva un bonnet de nuit ſans coëfe, qui avoit un trou dans le fond, où un œuf auroit pû paſſer. Il boucha ce trou quelques jours

après avec une pâte ; qu'il avoit faite de la mie de ſon pain. On lui apporta à manger ſans table, ſans nape, ſans ſerviette, ſans coûteau, ſans cuillier, ſans fourchette, ſans verre, ni taſſe. Il étoit obligé de manger ou à terre, ou ſur le bord de la fenêtre, & de boire ſon vin par le goulot de la Bouteille. Ce n'eſt pas que l'on refuſe ordinairement toutes ces choſes aux Priſonniers ; mais celui-ci eût le bonheur de rencontrer un Porte-Clefs ſi fainéant, qu'il auroit plûtôt laiſſé perir un Priſonnier, que de faire quatre pas pour le ſecourir. Il fut ainſi traité pendant les quatre premiers jours. Le Major lui fit donner enſuite de mauvaiſes ſerviettes.

M. Corbet Neveu de M. le Marquis de S. Mars Gouverneur, vint le voir un matin, ſuivi du Major, & d'un Capitaine des Portes, & lui fit pluſieurs queſtions, qui firent croire au Priſonnier qui ne le connoiſſoit pas, qu'il avoit droit de l'interroger. Mais ayant ſçû qu'il étoit, il le pria de quitter le perſonnage

de Lieutenant Criminel & de demeurer dans ſa ſphere. Trois mois s'étoient paſſés dans la Baſtille, que nôtre Priſonnier n'avoit point changé de Chemiſe. Ce Neveu du Gouverneur lui en fit donner une de toile commune comme pour un Soldat; deux mois après on lui en donna une autre pour changer.

Je devois auparavant raporter que M. l'Abbé Queſnel, n'eût pas plûtôt apris le malheur, où la perfidie de Delcourt avoit jetté d'Aremberg, qu'il chercha les moyens d'adoucir ſes maux, puiſqu'il ne pouvoit pas l'en délivrer. Il n'y avoit que trois ſemaines que d'Aremberg étoit à la Baſtille, lors qu'il vit avec étonnement que le Porte-Clefs lui aportoit un Pavillon de la part de M. Joncas. Celui-ci l'avoit accordé aux ſollicitations de ce généreux Ami qui obtint en même-tems. qu'on fit ſes complimens au Priſonnier. Un an après, M. l'Abbé Queſnel employa le crédit de M. l'Abbé Percheron auprès du Marquis de S. Mars, pour lui faire mettre un Luth entre les

mains. Il ſçavoit que c'étoit le preſent le plus agréable qu'il pût faire à un homme, qui aimoit cet Inſtrument avec paſſion. Auſſi nôtre Priſonnier, quand on lui préſenta le Luth, reſſentit tout le plaiſir qu'il étoit capable de goûter dans une ſolitude, où la privation de la vûë le mettoit hors d'ètat de prendre aucune autre récréation.

O laborum
Dulce lenimen, mihi cumque ſalve
Ritè vocanti. Hor. l. 1. Od. 32.

L'exercice preſque continuel qu'il en fit, lui rendit la main ſi brillante, qu'il en étoit étonné lui-même, auſſi-bien que la beauté des airs qu'il compoſoit; mais il n'a joüi qu'un tems de cette conſolation qui lui a cauſé un ſenſible chagrin par la privation qu'il en a ſoufferte, comme nous verrons dans la ſuite.

Aux approches de la Feſte de Pâques, on lui fit voir le Pere Reglet, Confeſſeur de la Baſtille. Je ne puis

ici m'empêcher d'admirer la ſimplicité de M. d'Aremberg, qui crût faire entendre ſes raiſons à un Jéſuîte, après avoir commis un crime ſi énorme & ſi impardonnable contre la ſociété. Cependant il oſa eſperer de le pouvoir toucher par le récit, & par la vûë du miſérable état où il étoit réduit. Il lui mit devant les yeux ſon âge de ſoixante & un an, la ſituation de ſes affaires qu'il avoit ruinées au ſervice du Roy, & le beſoin que ſa famille avoit de ſa liberté. Il n'oublia pas de dire qu'il n'avoit jamais connu le Pere Queſnel, qu'il ne connoiſſoit que ſon Frere l'Abbé, à qui il avoit de grandes obligations. Il ajoûta qu'il ne s'étoit jamais mêlé dans les diſputes de Religion; qu'il ne ſçavoit ce que c'étoit que le Janſeniſme, & qu'il s'en étoit toûjours tenu à la Doctrine, qu'il avoit reçûë dans ſa jeuneſſe. Le bon Pere parut attendri des diſcours mêlés de larmes de M. d'Aremberg & il lui promit d'employer en ſa faveur tout le crédit qu'il avoit auprés de M. de Pon-

chartrain, dont il étoit Confeſſeur. Nôtre Priſonnier ſe flattant de l'avoir mis dans la diſpoſition, où il le ſouhaitoit, lui demanda s'il connoiſſoit M. de Delcourt. Le Confeſſeur lui répondît qu'il en avoit entendu parler; comme d'un fort Honnête-homme, qui avoit beaucoup de mérite. Ce témoignage autentique de la probité & du mérite de M. Delcourt termina cette premiere converſation.

Dans ce tems-là mourut M. de Joncas: M. deBernaville Lieutenant de Roi de Vincennes fut mis à ſa place, avec l'aſſurance d'être Gouverneur après la mort de M. de S. Mars. Ce nouveau Lieutenant de Roy fut reconnu de tous les Priſonniers avec beaucoup de joye. Il étoit regardé comme un Saint. Auſſi ne manquoit-il pas de viſiter tous les Priſonniers trois fois la ſemaine, leur faiſant donner tout ce qui leur étoit néceſſaire avec une douceur & une charité, qui les charmoit. Du tems de ſon Prédéceſſeur l'on ne diſoit la Meſſe qu'une fois le mois

celui-ci ménagea ſur la penſion d'un Priſonnier de quoi payer un Chapelain, qui la diſoit tous les jours ordinaires, & deux Prêtres qui venoient la dire les Dimanches & les Fêtes.

Le Pere Reglet rendît une ſeconde viſite à d'Aremberg. Il lui dit qu'il n'avoit point vû encore le Miniſtre, afin de mieux prendre ſon tems pour travailler à ſa liberté. Enſuite il lui apprit pour nouvelle que l'on vendoit publiquement des Lettres du P. Queſnel, qui couroient les Ruës de Paris, par leſquelles on connoiſſoit tous ſes projets ſéditieux, & que ſes Adhérans, ſur tous les Peres de l'Oratoire, n'étoient plus regardés que comme des Hérétiques, & des Perturbateurs du repos public. M. d'Aremberg n'étant pas en lieu de crier à l'impoſture, comme il auroit fait ailleurs; il ne témoigna que de l'indiférence pour ces ſortes de nouvelles, & répondît ſeulement que tout cela étoit bien dur à croire. Le Jéſuîte lui rendit encore d'autres viſi-

tes, & lui dît à la fin qu'il n'avoit pû rien obtenir; mais qu'il pouvoit compter de ſortir à la Paix. M. d'Aremberg reconnut dans la ſuite, que ce Révérend Pere l'avoit déſervi auprès du Miniſtre, & qu'il avoit fait tout le contraire de ce qu'il avoit promis : à l'égard de M. de Bernaville, il auroit fort mal-fait ſa cour aux Jéſuîtes, s'il avoit oſé dire du bien de leur Priſonnier; auſſi il publioit que c'étoit un méchant Homme.

M. le Marquis de S. Mars étant mort en 1707. M. de Bernaville lui ſuccéda. Ce nouveau Gouverneur a certainement la réputation d'un Officier fort exact, & d'un Chrétien rempli de piété, & il eſt étonnant qu'un homme comme lui ait traité M. d'Aremberg avec la dureté que nous allons voir. Nous paſſerons volontiers certaines circonſtances, par la conſidération qui eſt dûë à ce Gouverneur, eſtimé pour ſa ſageſſe par Monſeigneur le Régent; & par M. le Cardinal de Noailles pour ſa rare pieté. Il faut que les Jéſuîtes

ayent ſçû l'ébloüir d'une étrange maniere, pour le porter à des cruautés dont on aura peine à croire capable un homme, qui poſſede l'eſtime de tout le monde; Mais nous avons vû un tems, où il faloit ſe prêter à l'injuſtice, par la crainte d'en devenir la victime. Si l'on s'étoit mis en tête de faire paſſer M. de Bernaville pour un Janſéniſte, comment auroit-il pû ſe défendre d'une telle accuſation? Le ſoupçon de crime pouvoit tomber d'autant plus facilement ſur lui, qu'il paroît toûjours avoir aimé, ſuivi, & pratiqué la Vertu.

L'on va voir qu'il a ſçû ſe mettre à couvert de ce côté-là. Il avoit donné pour Camarade à d'Aremberg un Prêtre qui étoit le plus méchant de tous les Hommes : ce malheureux avoit apoſtaſié pluſieurs fois. Il maltraitoit & battoit avec une fureur de poſſedé les Compagnons qu'on lui donnoit : & on le mît avec M. d'Aremberg, parce qu'il ne pouvoit demeurer avec aucun autre Priſonnier. Celui-ci par ſes ma-

nieres douces & honnêtes, eſt venu à bout de dompter ce nature farouche, & il a vécu avec lui pendant ſix ans & demi. La ſolitude a quelque choſe d'affreux: elle eſt pourtant mille fois moins dure qu'une telle Compagnie.

L'on joignit à ce Camarade un autre Scélérat, nommé Gonzeil, Curé de Torpt en Franche-Comté. Voici quelques traits qui feront connoître le perſonnage. Il bûvoit réguliérement tous les jours, la moitié du vin de nôtre Priſonnier aveugle, & rempliſſoit la bouteille d'eau. Un jour de Pâques, il ſe donna le divertiſſement de mettre dans ſa ſoupe deux têtes de Harang, un autre jour il y jetta de la fiente de chat. M. le Gouverneur ayant été informé de pluſieurs faits de cette nature délivra d'Aremberg de la Compagnie de ce miſerable qui en fut quitte pour une réprimande, en preſence du Pere Réglet.

Il arriva peu de tems après une avanture bien cruelle à nôtre Priſonnier. L'on faiſoit toutes les nuits

un bruit qui ne ceſſoit point ſur lui & ſon Camarade qui étoit malade. Ce bruit n'avoit pas ceſſé depuis onze mois. M. d'Aremberg, tant pour ſon interêt que pour celui du Malade qui étoit avec lui, s'en plaignit à M. de Bernaville qui le rebutta: *Si vous ne me croyez pas, Monſieur, lui dit-il, ayez la bonté d'envoyer ici quelqu'un de confiance : il vous dira la vérité que vous ne voulez pas croire.* M. le Gouverneur ne daignant pas l'écouter, il lui dit : *Trouvez bon, Monſieur, que j'en parle à M. d'Argenſon : il me rendra juſtice.* Il faut remarquer que M. de Bernaville arrivoit de Verſailles. Il regarda les Portes-Clefs, & leur dit : *Menez cet Homme-là au lieu qui lui eſt deſtiné.* En même-tems les Portes-Clefs l'entraînerent, quoi qu'il ne réſiſtât pas, dans un Cachot au troiſiéme étage de la Tour du Puits, long de ſix pieds, & large de quatre; lui mirent les fers aux pieds, & lui donnerent de la paille pour coucher. On lui aſſigna une livre de Pain par jour, & de l'Eau ſans meſure. Il

étoit dans ce Lieu tourmenté par une légion de Rats. Au bout de quinze jours, il tomba dans une telle foibleſſe qu'on le crut mort. M. le Gouverneur ayant appris la ſituation du Priſonnier, n'en parut pas fort touché : néanmoins comme il étoit aux abois, & qu'il avoit tout le corps pris d'une eſpece de paraliſie, il fut tiré de ce Cachot, & emporté dans ſa Chambre, & jetté ſur ſon lit, comme un homme dont on attendoit le dernier ſouffle. Il fut long-tems à revenir de ſa maladie, parce qu'il ne fut pas mieux traité qu'auparavant. Enfin ſon mal diminuant peu à peu par la bonté de ſon tempérament, l'idée de ſon Luth lui revint; il le demanda: il le chercha : mais ce Luth ne ſe trouva point. Je laiſſe à penſer quelle fut la douleur de ce pauvre Priſonnier. Ce fut pour lors qu'il put dire avec un Prophéte : *Verſa eſt in Luctum cithara mea.*

L'an 1714. M. le Gouverneur ne trouva pas M. d'Aremberg encore aſſez malheureux. Il lui donna pour

compagnon, un Liégeois, nommé Belvault, accuſé d'être eſpion: l'on avoit cru qu'il avoit ſur lui des poiſons, qu'il faiſoit paſſer pour des remédes. Cet homme après avoir été arrêté, ſoit par folie, ſoit par la crainte de la mort, avoit brûlé ſon habit, ſon linge & ſes peignes: & ſans ſes camarades, il ſe ſeroit pendu. Un jour que M. d'Aremberg faiſoit ſon exercice du matin, ce frénétique ſe jetta ſur lui: d'une main ſaiſit les deux ſiennes, & de l'autre lui donna vingt coups de poing dans le viſage, de ſorte qu'il eût une dent caſſée, & le nez écorché: les lévres lui enflerent de la groſſeur d'un œuf de pigeon. Notre Priſonnier ne pouvant ſe défendre, s'écria, l'on m'aſſaſſine. M. de Launay Lieutenant de Roi vint au bruit, accompagné de deux Portes-clefs, dont l'un nommé Dupleſſis, entrant le premier dans la chambre, courut ſur Belvault, & lui arracha une cruche de grez, qu'il avoit à la main, dont il étoit prêt de caſſer la tête à M. d'Aremberg. Les marques de ſa fureur imprimées

ſur le viſage d'un vieillard aveugle, qui ne pouvoit ſe défendre, & la cruche, qu'on lui avoit arraché ſi à propos, étoient des preuves convainquantes contre lui : cependant il eſt traité doucement; il demeure ſeul dans la chambre, juſqu'au jour de ſa liberté, qui fut dans la même année; & M. d'Aremberg eſt mis dans un Cachot. Le ſcrupule, que l'on eut de l'injuſtice, qu'on lui avoit renduë, obligea M. le Gouverneur de le faire mettre à la calote de la Comté, où l'on penſa ſes plaïes. Il fut pluſieurs jours, ſans pouvoir manger autre choſe, que du potage, à cauſe de l'enflure de ſon viſage & de ſes lévres. Le jour de l'Aſſomption, il décendit pour entendre la Meſſe, au ſortir de laquelle il voulut ſe plaindre à M. de Bernaville, de l'outrage, qu'on lui avoit fait, & commença ſon diſcours par les termes les plus civiles & les plus touchans. M. le Gouverneur, pour le conſoler, l'interrompit, en lui diſant : *allez, allez, retirez-vous ; je ne ſçai à quoi il tient, que je ne vous faſſe*

mettre au Cachot : puis lui tourna le dos, & s'en alla d'un autre côté.

C'eſt ordinairement quand on ſe voit abandonné & perſécuté par toutes les créatures, que l'on éléve davantage ſon eſprit vers le Créateur. C'eſt l'heureux fruit des tribulations. M. d'Aremberg conçut le deſſein de ſe réconcilier au Seigneur, par le Sacrement de Pénitence. Il demanda à parler au P. de la Baune qui avoit ſuccédé au Pere Réglet. Mais ce Confeſſeur lui parla avec tant d'aigreur, qu'il le détourna du pieux deſſein, qu'il avoit de lui confier le dépôt de ſa conſcience. Il avoit la même répugnance de ſe confeſſer à M. Dutout Chapelain de la Baſtille, qui étoit entiérement à la dévotion des Péres Jéſuîtes, & de Monſieur le Gouverneur.

Il y avoit onze années, que Monſieur d'Aremberg languiſſoit dans la Baſtille. Il étoit âgé de ſoixante & onze ans, & s'attendoit de finir ſes jours dans cette triſte demeure, lors que la mort de Loüis XIV. arriva.

On ſçait comment après une perte ſi ſenſible à toute la France, celui

qui a pris le gouvernement de l'Etat, ſous l'autorité de Loüis XV. a ſçu conſoler le Roïaume, en ne commençant l'exercice de ſon pouvoir, que pour donner des preuves de ſa capacité, & de l'étenduë de ſes lumiéres. On ſçait que le Lit de Juſtice du 14. Septembre 1715. fut ſignalé par deux grandes actions, je veux dire, le droit des Remontrances rendu au Parlement, & la liberté de ceux, qui étoient, ou en priſon, ou en exil, ſous le beau prétexte de Réligion.

Il n'a pas tenu aux ennemis de M. d'Aremberg, qu'il n'ait été privé d'une grace, qui étoit particuliérement pour ceux, qui comme lui, n'étoient criminels, que pour avoir déplû aux Jéſuites. Le matin du jeudi, que le Roi fit ſon entrée dans Paris, les Priſonniers ſortirent de la Baſtille. Il n'y eu que notre Officier, à qui on ne fit rien ſçavoir. M. l'Abbé Queſnel toujours attentif aux devoirs de l'amitié, alla trouver ce jour-là même Madame de Mainbier, Bellefille de M. d'Aremberg, pour lui di-

re que M. ſon Beau-pere étoit ſorti, & qu'on l'avoit vû dans la ruë Saint Antoine; mais l'on s'étoit trompé.

Le lendemain Madame de Mainbier envoya une Fille, qui eſt à ſon ſervice depuis plus de vingt-quatre ans, pour avoir de ſes nouvelles. Cette Fille ne trouva point M. de Bernaville qu'elle attendit juſqu'au ſoir. Elle y retourna le Samedy & eût peine à lui perſuader que Madame ſa Belle-Fille le reclamoit; Mais lui ayant dit que cette Dame n'étoit pas loin, il ne fit plus de difficulté. Il envoya un Porte-Clefs dire au Priſonnier de s'habiller, & qu'il vouloit lui parler après la Meſſe. Il ne manqua pas de décendre dans la Sale, où Monſieur le Gouverneur l'attendoit pour lui apprendre l'agréable nouvelle de ſa liberté. Après quelques diſcours, M. d'Aremberg, qui ne lui parloit plus depuis long-tems, lui dit qu'il le prioit d'écouter à l'avenir les plaintes des pauvres Priſonniers, qui demandent juſtice; que pour lui il avoit reſſenti une ſenſible douleur

du mauvais traitement qu'il avoit reçû. Adreſſant enſuite la parole à M. le Lieutenant de Roy qui étoit preſent, il lui dit, qu'il n'étoit ni ſon amy ni ſon ennemi, quoi qu'il ne pût oublier le procédé cruel avec lequel il l'avoit fait mettre au Cachot, ſans avoir égard ni à ſon âge, ni aux Services qu'il avoit eu l'honneur de rendre au Roy dans ſes Armées, &c. M. de Bernaville lui dit qu'il faloit oublier tout le paſſé.

C'eſt ainſi qu'il prit congé de ces Meſſieurs, enſuite on lui raſa la barbe de dix-neuf pouces de long, qu'il voulut apporter avec lui. Il fût conduit par deux Porte-Clefs au de-là du Pont-levis du Château. La Domeſtique de M. de Mainbier l'attendoit à la Porte, elle lui aprît que ſa Maîtreſſe étoit près avec ſon Fils unique; & qu'elle l'attendoit avec un Caroſſe, pour l'emmener chez elle. Il précipita ſes pas, pour avancer le plaiſir de l'embraſſer. Aprés les tendres témoignages qu'ils ſe rendirent de leur joye réciproque, il aprit que cette Dame étoit veuve

depuis neuf ans, ils allerent enſemble entendre la Meſſe à Nôtre-Dame, pour rendre leurs actions de graces à Dieu. Ils ſe rendirent enſuite à S. Magloire pour voir M. Queſnel, qui vint le Lundy ſuivant avec M. l'Abbé ***** dîner avec M. d'Aremberg, pour ſe réjoüir avec lui de ſa délivrance. M. l'Abbé Queſnel voulut faire les frais du repas.

M. d'Aremberg a trouvé ſes affaires dans un dérangement déplorable. La plûpart de ſes amis étoient morts. Il avoit dépoſé entre les mains de Madame la Comteſſe de Soiſſons une Caſſette, où il y avoit des Papiers de conſéquence & les Tîtres de ſa maiſon : cette Princeſſe étant morte, la Caſſettte a été perduë.

Il apprit que le Comté d'Aremberg ſon Fils unique, duquel Monſieur le Prince de Chimey, dont il avoit l'honneur d'être allié, avoit pris ſoin, & qui étoit Lieutenant des Gardes Walonnes, que commande le Duc d'Avray pour le Roy

d'Eſpagne, avoit été tué au dernier Siége de Barcelonne.

Dans cet état le Libérateur du P. Queſnel ſeroit encore à plaindre après tous les maux dont il a été délivré, s'il n'avoit pas eu la conſolation de trouver cette chere Fille, qui l'a retiré dans ſa Maiſon, & qui lui fournit non ſeulement les choſes néceſſaires à la vie, mais auſſi celles, qui ſont utiles à la ſanté, quoique cette Dame ſoit chargée d'un grand nombre d'affaires pour ſoûtenir les interêts de ſon Fils.

Quelqu'un penſera qu'un homme qui a ſi bien mérité de la famille de Meſſieurs Queſnel, ne peut manquer de ſecours pour le ſoûtien de ſa vie, & qu'un Service ſi ſignalé ne doit pas demeurer ſans une reconnoiſſance, qui y ſoit proportionnée; mais ſi l'on fait réflexion à la longue privation que M Queſnel ont ſoufferte de leurs biens, on reconnoîtra l'impuiſſance où ils ſont, de le tirer de la néceſſité. C'eſt pourquoi M. d'Aremberg qui ſent une peine terrible, de ſe voir à la char-

ge de Madame ſa Belle-Fille, a fait d'abord tous ſes efforts, pour obtenir une penſion du Roy, en conſideration de ſes Services dans les Armées, & S. A. R. ayant répondu au bas du Placet, qu'il n'y a pas de fonds, il s'eſt retranché à ſolliciter une Place aux Invalides, qu'il croit être en droit de demander, puiſqu'il a perdu la vûë après pluſieurs années de ſervices, dont il a joint des certificats authentiques aux Placets, qu'il a preſentés.

Fin de la ſeconde Partie.

LETTRE
A
L'AUTEUR
DE L'HISTOIRE
DU CAS
DE CONSCIENCE.

MONSIEUR,

Comme je ne doute pas que ce ne ſoit avec la meilleure foi du monde, que vous avez écrit l'Hiſtoire du fameux Cas de Conſcience, où l'on reconnoît par tout votre zéle & votre amour pour la vérité ; je me perſuade que vous ne trouverez pas mauvais, que l'on vous faſſe connoître, que c'eſt ſur de très-faux Mémoires, que vous avez conſtruit

votre rélation, de la délivrance du Pere Queſnel, que l'on voit dans le quatriéme Tome de cette même Hiſtoire. *

Vous avez crû avec beaucoup de raiſon que l'on ne ſeroit pas fâché d'y voir toutes les particularités d'un événemeut ſi ſingulier. Vous dites que le Pere Queſnel en a marqué les principales dans la préface d'un de ces écrits. (*a*) L'on ne vous niera point, Monſieur, que ce que vous avez puiſé dans une ſource ſi pure, ne réponde à la candeur & à la ſincerité de l'Auteur de cette Préface : Mais ſur ce que vous ajoûtez que vous avez ſçû les autres particularités de la délivrance du Pere Queſnel de la bouche même de ceux qui y avoient eû part, l'on vous veut faire voir que vous devez ſçavoir fort peu de gré à celui, qui vous a fourni des mémoires peu ſinceres ſur des faits, qu'il vous a dit ſçavoir de ſi bonne part. *Sincerum*

* Page 96.

(*a*) Idée générale du Libelle, &c.

Sincerum eſt niſi vas, quodcunque infundis, aceſcit.

En vérité, Monſieur, il falloit que vous euſſiez une grande prévention ſur la probité & la bonne foy de la perſonne, dont vous ſçavez bien que je veux parler, pour croire qu'elle eût apris de la propre bouche des Auteurs de la délivrance du P. Queſnel des choſes qui ne pouvoient que les déhonnorer. Eſt-il poſſible que les libérateurs de ce fameux Priſonnier, ſe ſoient donnés eux-mêmes pour des Avanturiers, qui ſe paroient de beaux noms, afin de paſſer pour des Hommes de qualité ſans l'être? Eſt-il bien croyable qu'ils ayent fait confidence à celui que vous connoiſſez, qu'ils ne s'étoient portés à cette grande entrepriſe, que par le motif d'un ſordide interêt, & pour ſortir d'une affreuſe miſére?

Après cette Obſervation générale ſur les faits déguiſés ou faux, qu'on lit dans votre Rélation, voyons-en quelques-uns dans le détail.

1. L'on remarque par tout un deſſein formé d'avilir la perſonne de M. le Marquis d'Aremberg. On lit * *qu'il ſe faiſoit appeller le Marquis d'Aremberg, & qu'il ſe diſoit de l'Illuſtre Famille des Ducs d'Aremberg ; mais qu'on ne ſçait pas, ſi les Seigneurs de ce nom à Bruxelles, le reconnoiſſent pour leur parent ;* par où l'on veut inſinüer qu'il pourroit bien être un Impoſteur. Voilà certainement un doute bien inſultant, & qui n'a point d'autre fondement qu'une inſigne malignité.

L'on voit dans la nouvelle Rélation, de quoi ſe déſabuſer. A quoi j'ajoûte ici une copie, qui a été priſe ſur l'Original d'un Certificat des Services de M. d'Aremberg pendant pluſieurs années, en qualité de Capitaine dans le Régiment de Zurlauben, par lequel il paroît que l'on ne doutoit pas de ſa qualité de Marquis d'Aremberg : Voici cette Copie.

* Pag. 97.

Henry Zurlauben, Baron de Geſtellembourg, Brigadier ès Armées du Roy, & Capitaine au Régiment des Gardes Suiſſes..... Certifions que le Marquis d'Aremberg a ſervi en qualité de Capitaine dans le Régiment de feu notre Frere, Lieutenant Général ès Armées du Roy, particuliérement en Irlande, & au Siége de Mons, & pendant pluſieurs années, après quoi il a perdu la vûë : En foi de quoi nous avons ſigné le preſent, & y avons mis le Cachet de nos Armes. A Paris le 10. *May* 1705. *Signé, Zurlauben de Geſtellembourg.*

2. Ce que vous racontez des Aumones faites & procurées à M. d'Aremberg par le Pere Guillaume Queſnel, eſt abſolument faux. D'ailleurs le portrait de l'extrême miſére de M. d'Aremberg retiré dans une Maiſon au Faubourg S. Antoine, paroîtra outré à quiconque fera attention qu'un Capitaine d'une Compagnie de cent cinquante Hommes dans un Régiment Etranger, & par conſéquent à double paye, lequel étoit encore dans le Service à la

Bataille de Nerwinde, ne pouvoit pas être réduit en ſi peu de tems dans un état ſi miſérable.

Il eſt vrai que Monſieur l'Abbé Queſnel, ſon ancien ami lui a rendu dans quelques beſoins pluſieurs ſervices, dont quelques-uns ſont raportés dans la nouvelle Rélation. Mais pourquoi oter à cet Abbé des actions de généroſité, afin d'attribuer de fauſſes Aumones à ſon Frere? Cela marque au moins le peu d'exactitude des mémoires.

3. Vous raportez, ſur la foi des mêmes mémoires, que * M. d'Aremberg, comme il ne voyoit pas fort clair, *ſe faiſoit accompagner dans ſes viſites par un Eſpagnol ſon ancien ami; & dont il vouloit, diſoit-il, faire ſon gendre.* Et plus bas, vous ajoûtez que M. d'Aremberg lui dit, *que la ſomme dont il ſeroit recompenſé, ſerviroit à faire ſes nôces avec ſa Fille.* Cette circonſtance eſt auſſi fauſſe que maligne, l'Eſpagnol dans ce même tems là avoit ſa Femme avec lui à Bruxelles. Il n'en faut pas da-

* Pag. 98.

vantage, pour détruire ce menſonge. D'ailleurs la perſonne qui a fourni les mémoires, a vû & connu la Femme de l'Eſpagnol, qui l'avoit ramené à Paris, après l'évaſion du Pere Queſnel. De plus, je vous demande, Monſieur, ſi un Etranger, qui n'a pas encore atteint l'âge de majorité, peut être appellé avec beaucoup de raiſon, l'ancien ami d'un Officier ſexagenaire.

4. Vous dîtes, Monſieur, conformément aux mêmes mémoires, *que cet Eſpagnol étoit un jeune homme de vingt-deux ans, grand, bien-fait, d'une taille fine, & qu'il avoit l'air d'un Homme de qualité; qu'auſſi prétendoit-il ſortir d'une Maiſon, qui n'étoit pas moins illuſtre. que celle de M. d'Aremberg, qu'il ſe diſoit petit Neveu du Cardinal de Salaſar, & ſe faiſoit appeller le Comte de Salaſar. Quoi qu'il en ſoit*, ajoûtez-vous, *c'eſt à ces deux Avanturiers, que le Pere Queſnel eſt redevable de ſa liberté*, &c.

Il eſt certain, Monſieur, que D. Livio de Salaſar avoit fort l'air d'un Homme de qualité, vous en con-

venez. Son intrépidité dans les dangers, dont il s'eſt tiré dans l'execution de l'entrepriſe, pour la délivrance du Pere Queſnel, fait voir que ſon courage égaloit ſa bonne mine. D'ailleurs, il eſt certain qu'il étoit Alférés, ou Enſeigne d'une Compagnie Eſpagnolle dans un âge fort peu avancé. Il faut remarquer que dans les Compagnies de Terre Eſpagnolles, il n'y a que deux Officiers; & qu'ainſi le Commandement de la Compagnie appartient ſouvent à l'Alférés par l'abſence du Capitaine. Pourquoi diſſimuler une choſe dont la perſonne qui a fourni les mémoires, n'a pas lieu de douter, puiſque certainement elle a vû le congé de M. de Salaſar, ou ſa qualité d'Alferés eſt bien marquée avec ſon véritable nom de Salaſar? Il faut donc convenir que ce n'eſt que par une injuſtice manifeſte que l'on traite d'Avanturiers deux Officiers, dans une occaſion, où ils méritent les plus grands Eloges.

5. *Le Marquis d'Aremberg*, * conti-

* Pag. 99.

nuë le mémoire, *conta aux amis du Pere Queſnel, entr'autre choſes, comment cet Eſpagnol, qui avoit été pluſieurs fois en priſon, s'en étoit toûjours tiré par adreſſe; que de pareils Eloges ne firent que dégoûter davantage ces amis d'une telle entrepriſe, & que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, qu'ils ſe déterminerent à ſe confier à des gens de ce caractére.*

L'on ne peut pas avec des termes plus mépriſans parler des Filoux de profeſſion, qui de jour en jour ſe trouvent en priſe avec les Archers, & que leurs friponneries font jetter tantôt dans une priſon & tantôt dans une autre : l'on pardonneroit aiſément ces Injures au Promoteur de la Cour Eccléſiaſtique de Malines, que l'on veut imiter tres-mal à propos. Une Action qu'il traite de Sacrilége, doit ſuivant ſes principes, avoir été faite par des gens ſans honneur & ſans conſcience.

6. *Les Amis du P. Queſnel*, ſuivant le mémoire, *déclarerent au Comte de Salaſar les découvertes qu'ils avoient déja faites. Ils lui aprirent dans quelle Cham-*

bre le Priſonnier étoit enfermé ; ils lui donnerent toutes les lumiéres, qu'ils avoient pû prendre.

Tout ce narré eſt faux. C'eſt M. d'Aremberg qui a conduit toute cette affaire avec M. de Salaſar. Pourquoi leur en ravir l'honneur ? Monſieur Brunet, qu'on veut peut-être déſigner ici, étoit tranquillement endormi, lorſqu'on lui porta la nouvelle de la ſortie du P. Queſnel. Il avoit toûjours crû impraticables les moyens dont on s'eſt ſervi, & ſon incrédulité ſur ce point, a preſque fait échoüer l'entrepriſe, dans le tems de la concluſion.

7. *Le Marquis d'Aremberg*, * c'eſt la continuation du mémoire, *s'adreſſa à un Notaire, qui avoit une fort mauvaiſe réputation à Bruxelles, & à q pour cette raiſon il n'auroit jamais dû faire part d'un ſecret ſi important.*

M. d'Aremberg ſoûtient que ce Notaire étoit tres-honnête-Homme : l'événement en eſt une preuve. C'eſt par lui que l'on a connu la Chambre, où avoit été mis le Pere Queſnel,

* Pag. 100.

& on lui a l'obligation d'avoir fourni un fidéle ſecond, qui étoit ſi abſolument néceſſaire à D. Livio, que ſans lui on auroit été dans l'impoſſibilité de faire l'ouverture de la Muraille. D'ailleurs, pourquoi veut-on ſans preuve & ſans raiſon, & même contre toutes les aparences, dire que cet homme avoit une mauvaiſe réputation ? S'imagine-t-on que l'évaſion du Pere Quelnel ſeroit plus admirable, lui étant procurée par des impoſteurs, par des Filoux & des gens perdus de réputation, que de l'avoir été par des perſonnes de qualité, & des gens d'honneur & de probité?

Lorſque les Portes de la Ville de Damas étoient gardées nuit & jour, pour prendre S. Paul, les Diſciples le prenant la nuit, le décendirent par la muraille dans une corbeille. L'évaſion de cet Apôtre, étoit-elle moins chere à l'Egliſe, pour lui avoir été procurée par des Diſciples, que ſi elle lui avoit été facilitée par des gens de mauvaiſe vie ?

8. Voici encore une belle circonſ-

tance du mémoire. *Ils conduiſirent d'abord le Priſonnier dans un Cabaret voiſin, où le Marquis & le Notaire* * *étoient couchés avec un autre homme.*

Il y a bien de l'aparence que M. d'Aremberg eût les yeux tellement apéſantis, qu'il eût été obligé de ſe coucher dans l'attente d'un événement de cette nature, ſur tout ſachant qu'il ne reſtoit pas pour plus de deux heures de travail, pour faire ſortir le Priſonnier.

9. *De-là*, ajoûte-t-on, *ils allerent tous enſemble chez Monſieur le Curé de ſainte Catherine. Quand le P. Queſnel leur vit prendre le chemin de la Maiſon du Paſteur, il en eût une extrême peine, prévoyant bien que l'Archevêque & le Sieur Van-Suſteren en prendroient occaſion de lui faire des vexations extraordires, comme il a paru dans la ſuite; mais ce Pere ne ſçachant point quelles meſures on avoit priſes, & n'étant pas pour ainſi dire, en liberté entre les mains de ces gens-là, il s'y laiſſa conduire.*

Qui croira ce que l'on veut faire entendre ici, qui eſt que le Pere

* Pag. 105.

Queſnel fut conduit malgré lui chez le Curé de Sainte Catherine? Quel interêt peut-on imaginer que les Conducteurs de ce Pere, ayent eu, ou pû avoir, de le conduire plûtôt en un lieu qu'en un autre? La raiſon qu'on raporte de la violence qu'il en reſſentoit, étoit que le Paſteur ne manqueroit pas dans la ſuite de ſouffrir de cruelles vexations, que lui attireroit le reſſentiment de l'Archevêque de Malines. Mais ſi l'on avoit conduit le Pere Queſnel, chez un autre de ſes amis, cet autre ami n'auroit-il pas couru le même riſque, & n'auroit-il pas falu avoir pour lui la même circonſpection? Il faloit donc qu'il ſe retirât chez une perſonne indifférente ou inconnuë; mais dans ce cas où auroit été la prudence du Pere Queſnel dans une conjoncture ſi délicate?

Lorſque l'Ange, qui avoit délivré Saint Pierre * de ſes chaînes & de la Priſon, le quitta tout à coup, cet Apôtre faiſant ſes réfle-

* Act. c. 12.

xions, alla à la Maiſon de Marie, Mere de Jean ſurnommé Marc; où pluſieurs perſonnes aſſemblées étoient en prieres. *Conſiderans venit ad domum Mariæ Matris Joannis, qui cognominatus eſt Marcus, ubi erant multi congregati & orantes.* Voilà ce que la ſageſſe de Saint Pierre lui inſpira, quoi qu'il eût lieu de craindre la colere d'Herode pour ceux, chez qui il ſe réfugioit. Il eſt vrai qu'il n'y demeura pas long-tems, *Et egreſſus abiit in alium locum.*

Le Pere Queſnel s'eſt conformé à cette conduite du premier des Apôtres, il s'eſt rétiré d'abord dans une ſainte Maiſon, & enſuite a cherché ailleurs ſa ſûreté.

De plus, je ne comprens pas comment on oſe dire que le P. Queſnel n'étoit pas, pour ainſi dire, en liberté parmi un petit nombre de perſonnes, qui venoient de lui procurer cette même liberté, au riſque de leur vie, & qui lui donnoient actuellement des preuves ſi réelles de leur attachement.

10. L'on vous, fait raconter, Monſieur,

ſieur, * *que le Marquis d'Aremberg, & le Comte de Salaſar roderent quelque tems à Paris, allans de maiſon en maiſon conter leur hiſtoire, qu'ils embeliſſoient encore par de fauſſes circonſtances.*

L'on a bien abuſé de vôtre crédulité, pour vous engager à faire une affreuſe ſatyre, au lieu d'un récit naïf & hiſtorique. Ces termes de *roder, d'embellir leur hiſtoire par de fauſſes circonſtances,* &c. ſont autant de traits ſatyriques, que l'on n'auroit peut-être jamais mis en œuvre, ſi l'on n'avoit pas cru M. d'Aremberg enſeveli pour toûjours dans la Baſtille.

11. Pour n'épargner en rien M. d'Aremberg, vous atribuez, Monſieur, à ſon imprudence le malheur, qu'il eut d'être arrêté & conduit à la Baſtille. Vous n'en ſaviez pas apparemment la vraye cauſe. Mais l'on vouloit l'inſulter auſſi bien à l'occaſion de ſes diſgraces, qu'à celle de ſes heureux ſuccès.

12. *L'on fut*, dites-vous, *comme contraint de ſe ſervir de deux avanturiers* §,

* Pag. 108.

§ Pag. 109.

qu'on ne connoiſſoit guéres, & qui engagerent avec eux trois perſonnes dont la fidélité étoit fort ſujette à caution, Ces termes inſinüent très-fauſſement que M. d'Aremberg n'a ſervi que d'inſtrument, *nervis alienis mobile lignum,* pour lui ôter auſſi bien qu'à M. de Salaſar toute la gloire de l'entrepriſe & de l'execution de cette affaire, ſans que l'on puiſſe pourtant l'attribuer à aucune autre perſonne. D'ailleurs ce terme injurieux d'*Avanturiers*, répété tant de fois & ſi légérement, ne peut être employé ici ſans une inſigne calomnie, comme je vous l'ay déja fait voir.

Vous ne dites pas, Monſieur, avec plus de fondement, qu'on ne connoiſſoit guéres le Marquis d'Aremberg. Il eſt certain qu'il étoit connu parfaitement & depuis longtems par Monſieur l'Abbé Queſnel, qui n'avoit pas manqué de faire auſſi connoître au Pere Guillaume Queſnel, que ce Marquis étoit très-propre à leur rendre ſervice, pour le grand nombre d'amis qu'il avoit à Bruxelles. Je puis encore ajoûter

que l'Enquête exacte, qui a été faite à la diligence d'un Magiſtrat auſſi pénétrant qu'eſt M. d'Argenſon, ſur la vie & les Mœurs de M. d'Aremberg, ſans qu'on pût trouver rien autre choſe, que l'affaire du Pere Queſnel, eſt une preuve de ſon innocence & de ſa bonne conduite.

Vous voyez, Monſieur, dans quels inconvéniens vous a fait tomber une apparence de bonne foi & de vertu ? & combien il eſt important que le public ſoit deſabuſé ſur les fauſſes idées, que voſtre Rélation lui a données contre l'honneur du Gentilhomme qualifié, Auteur d'une Action, qui a cauſé une ſi ſenſible joye à tous les Gens de bien, & qui par ſes ſuites a couvert de confuſion les Ennemis du Pere Queſnel, & de ceux qui ont le bonheur de lui reſſembler.

Je ſuis, &c.

MAG 2023815

Ma

Cousou